

Remerciements

Je tiens à remercier mon promoteur Monsieur Said CHEMAKH pour ses orientations, et je suis reconnaissante pour le temps qu'il a consacré pour moi

Je remercie énormément les membres du jury d'avoir accepté d'évaluer mon travail.

Je suis reconnaissante pour ma famille et mon fiancé qui m'ont soutenu et encourager pour accomplir mon mémoire de master.

Dédicaces

Je dédie mon travail pour mes chers parents Razika et Adbesslamqui m'ont soutenu tous le temps.

Pour mes chers frères : Said, Fares, kaci avec leurs époux et Zoher ;
aussi pour mes sœurs : Saida, Sihem et Nawel avec leurs conjoints ;
et pour mon fiancé Embarek Ait Kaid.

Sommaire

Sommaire

Introduction généralep 06

Chapitre 1

Définition de la traduction P 09

Les types de la traduction P10

Les domaines de la traduction..... P11

L’histoire de la traduction..... P12

L’histoire de la traduction vers la kabyle P14

Chapitre 2

Traduction de cinq contes du livre contes du jour et de la nuit P20

Conclusion générale P50

Introduction Générale

Introduction :

La langue c'est un moyen de communication, qui est différente dans chaque communauté, où les règles changent et la structure de la phrase se transforme le faite de déplacer d'un territoire géographique a un autre, et chaque langue a son propre dialecte.

Il y'a plusieurs langue dans le monde entier, environ sept mille parlées, aussi il existe des milliers des dialectes, c'est impossible pour l'individu de connaitre et de comprendre toutes les langues, et pour saisir la langue que la personne ne la comprend pas il y'a des êtres humain qui ont pensés à la traduction c'est ce qu'on appelle des traducteurs, et pour traduire un texte, paragraphe, phrase ou bien un mot écrit(e) ou orale d'une langue à une autre la personne doit absolument connaitre au minimum deux langues : la langue originale c'est la première langue de l'énoncé, et la langue cible c'est la langue où on a traduit. La traduction consiste à transmettre le message sans avoir changer le sens et Le berbère c'est une langue qui est en évolution, et il y a plusieurs travaux de grands chercheurs qui la détectent, et il faut continuer de travailler sur cette langue.

Choix du sujet :

Ce travail est un essai de traduction des contenus, du français vers tamazight et plus exactement le dialecte kabyle, de cinq contes du livre qui est intitulé « contes du jour et de la nuit » se sont : la parure, l'ivrogne, une vendetta, le petit et adieu ; De l'écrivain Guy de Maupassant ; qui m'a proposer mon encadreur.

Cette tâche est dédié pour les citoyens kabyle en générale car elle son des histoires qui se produises même dans notre société, qui peuvent être des histoires à lire et à apprendre, en plus ça aide pour enrichir et de sauvegarder la langue kabyle parce que les gens ont devenu bilingue.

Problématique :

Dans ce qui suit, on va confirmer est-ce que peut-on faire une traduction vers le Kabyle sans obstacles ?

Les hypothèses :

- Pour traduire il y a des lieux où on garde la forme du paragraphe et d'autres non.
- Pour garder le sens et l'idée que l'auteur nous a transmis, le mot peut transformée en phrase comme aussi une phrase peut changer en un seul mot.
- Il y a des mots synonymes en français et chez les kabyles utilise qu'un seul mot et le contraire.
- Il y a une certaine différence dans la culture, il y a des citations si on traduit exactement ce qui a été écrit par l'auteur le sens va être détruit.

Démarche à suivre :

Mon travail est diviser en deux chapitres, en avant chapitre c'est une introduction générale qui est limiter en un choix du sujet, une problématique, des hypothèses et une démarche à suivre ; ensuite, le premier chapitre qui est théorique, il contient la définition de la traduction avec ces deux différents types, et son histoire avec l'histoire de la traduction vers le kabyle aussi il y a une présentation de l'ouvrage une biographie de l'auteur ; puis le deuxième chapitre qui contient une pratique qui est un essai de traduction de cinq contes du livre contes du jour et de la nuit de l'écrivain GUY DE MAUPASSANT qui sont : la Parure, l'Ivrogne, une Vendetta, le Petit, et Adieu.

Chapitre 1

Partie Introductive

1. Définition de la traduction :

« *La traduction est un cas particulier de convergence linguistique : elle désigne toute forme de (médiation inter-linguistique), permettant de transmettre de l'information entre locuteurs de langue différente* ». ¹ Dans cette citation l'auteur informe l'importance de différenciation de langues pour traduire, et qui consiste de faire passer le message, ou ce qui a été dit dans la première langue c'est ce qu'on appelle langue originale vers une deuxième langue qui est la langue d'arrivée ; le but principal de cette activité c'est d'aider les personnes qui n'arrivent pas à comprendre ce qui a été dit dans la langue originale.

Aussi pour lui la traduction est comme « *une activité humaine universelle, rendue nécessaire à toutes les époques et dans toutes les parties du globe par les contacts entre communautés parlant des langues différentes, que ces contacts soient individuel ou collectifs, accidentels ou permanents, qu'ils soient liés à des courants d'échanges économiques ou apparaissent à la location de voyages ou qu'ils fassent l'objet de codification institutionnalisées* ». ² Pour traduire il y a des conditions qu'il faut connaître par ce que la traduction n'est pas prendre un mot et le remplacer avec un autre ou bien une syntaxe avec une autre car il faut aussi rendre compte au sens, en sachant que chaque peuple à sa culture et son environnement qui sont différents ; et le traducteur doit être en contact avec des personnes de l'autre société qui parle des langues étrangères pour des besoins de vis ou autre ; sa aide pour les bien connaître et bien maîtriser leur langue c'est pour ça qu'elle est une activité humaine, aussi elle consiste à faire un transcodage qui veut dire : dans les langues il y a des codes, un mot codé dans la langue source le décoder pour bien comprendre son sens et le traduire à la langue cible et le recoder.

La traduction peut apparaître à l'intérieur d'une même langue le fait que l'individu commence à expliquer ce qu'il vient de dire ce fait se considère comme une traduction. Dans l'ouvrage de MOUNIN dépasse le problème de la définition de la traduction et il prend en considération « Les problèmes théoriques de la traduction » où il appuie sur les opinions des traducteurs et des linguistes.

A.V. Fedorov, « *la traduction est une discipline exacte, possédant ses techniques et ses problèmes particuliers* » ³. Il la considère comme une science et qui est une analyse linguistique. En revanche les traducteurs considèrent la traduction comme un art et ils contrariés complètement la position de Fedorov.

¹ LADMIRAL Jean René, « Traduire : Théorèmes pour la traduction », Paris : Payot, 1979, p 11

² Ibid

³ MOUNIN Georges, « les problèmes théoriques de la traduction », Paris, Gallimard 1963, p 13

Par exemple Edmond Cary trouve que « *la traduction littéraire n'est pas une opération linguistique c'est une opération littéraire* ⁴ ». Pour lui pour traduire le traducteur doit connaître la nature du texte et qu'il soit son domaine. Il à mentionner dans ce propos pour traduire un poème c'est une opération poétique et pour une pièce théâtrale c'est une traduction théâtrale et c'est la chose qui a critiqué ROVIZOR où il a mentionné que lorsque on traduit, on traduit la langue et non plus la pièce.

MOUNIN a fait une égalité à ce propos et il déclare que « *la traduction (surtout dans les domaines du théâtre, du cinéma, de l'interprétation) comporte certainement des aspects franchement non-linguistique, extralinguistiques. Mais toute opération de traduction comporte, à la base, une série d'analyses qui relèvent spécifiquement de la linguistique [...] la traduction un art _ mais un art fondé sur une science.* ⁵ ».

D'après Vinay et Darbelnet trouve que « le traducteur [...] part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine du domaine sémantique. ⁶ ».

D'après toutes ses définitions de différents chercheurs on constate que la traduction se préoccupe au sens en premier lieux, et le bute c'est de faciliter la communication.

2. Les types de la traduction :

Il existe deux types de traduction : **Traduction littérale** et **traduction des contenus**

Traduction littérale : la traduction directe ou la traduction mot à mot est la traduction d'un texte d'une langue à une autre.

Traduction des contenus : c'est une traduction qui consiste à partir d'une langue source et à restituer le document dans une langue cible.

Comme il existe plusieurs domaines Dans la vie, c'est pour ça qu'il existe aussi de nombreux domaines de traduction et chaque un dès a sa propre terminologie et ses propres processus à suivre :

⁴ MOUNIN Georges, «les problèmes théorique de la traduction », Paris, Gallimard1963, p 13

⁵ IBIDEM, p16

⁶ OP CIT, p 21.

Traduction littéraire. La traduction technique. Traduction administrative. La traduction scientifique. La traduction médicale et pharmaceutique. La traduction commerciale ou marketing. La traduction juridique. La traduction financière. La traduction touristique ou culturelle. La traduction du site web.

3. Les domaines de la traduction⁷ :

✓ Traduction littéraire :

La traduction littéraire consiste à traduire des œuvres littéraires, comme les pièces de théâtre, des romans, des poèmes, etc. Ce type de traduction est difficile car le traducteur doit traduire non seulement le sens du texte original, mais aussi le style littéraire unique de l'auteur ainsi que le rythme, le mètre et l'équilibre inné de la phrase. L'essence de style est la caractéristique la plus importante de tout travail. Chaque écrivain a un style littéraire qui se reflète dans son travail. Certains auteurs affirment qu'une traduction doit s'inspirer de l'original. Les traducteurs littéraires doivent répondre à certaines exigences afin de donner une version idéale d'un chef-d'œuvre étranger. Ils doivent également être capables de traduire dans leur langue maternelle l'humour, ainsi que d'autres nuances comme les sensibilités, connotations et émotions culturelles.

✓ Traduction technique :

La traduction technique est complexe car elle couvre un grand nombre de domaines différents. Elle s'appuie sur une compréhension approfondie des textes technique, de leurs natures et de leurs exigences. Ce type de traduction est nécessaire dans presque tous les secteurs, de l'ingénierie à la construction et aux sciences de la vis.

✓ Traduction administrative :

La traduction administrative est l'une des parties les plus importantes de la gestion. C'est un des organes d'une organisation qui supervise la procédure de travail quotidienne de l'entreprise. La traduction administrative porte sur des contenus liés aux processus commerciaux, aux administrations et à d'autres documents importants. La nécessité d'une traduction administrative vient du fait que les organisations s'efforcent de maintenir leur

⁷ <https://www.intertranslations.fr/les-differents-types-de-traduction/amp/>

présence mondiale. Dans cette économie globale, il est important de surmonter la barrière de la langue.

✓ **Traduction financière :**

Il ne faut pas sous-estimer l'importance de la traduction financière pour les banques, les compagnies d'assurance et les autres institutions financières. Faire traduire leurs documents les aide à élargir l'accès à leurs services, à renforcer la confiance des clients et à se conformer aux réglementations internationales. Quelle que soit la langue source, les services de traduction financière sont essentiels sur le marché mondial d'aujourd'hui.

✓ **Traduction juridique :**

La traduction juridique est l'un des types de traduction professionnelle les plus complexes et les plus compliqués. Elle se définit comme la traduction de contrats et de nombreux autres documents juridiques. Lorsque vous vous développez sur de nouveaux marchés internationaux, vous devez vous assurer que vos documents juridiques sensibles sont compris et respectés par tous vos publics. La traduction de documents juridiques doit toujours se faire avec précision et en respectant le style d'écriture de la langue cible. Les traducteurs juridiques travaillent sur les documents tels que des contrats, des propositions d'entreprises ou de gouvernements, des transcriptions de tribunaux, des accords de niveau de service (SLA), des lois, des déclarations de témoins, des documents notariés.

4. Histoire de la traduction :

L'histoire de la traduction est très antique, et pour dire qu'il y a une histoire il faut y avoir des travaux et des pratiques aussi les indices et des livres qui indiquent son existence, il y a plusieurs auteurs qui ont fait sur l'histoire de la traduction, elle est faite pour s'avoir en quelle année elle est débutée et les livres qui sont traduits et qui ont fait cette première traduction. La traduction comme il est cité dessus qu'elle est très ancienne, en passant par la traduction de la Bible des pharaons.

NAIT ZERRAD souligne que « *les traductions les plus anciennes sont en Persan et en Turc entre X^e et le XIII^e siècle.*⁸ »

⁸ NAIT ZERRAD k, « lexique religieux Berbère et néologie », p35

Dans l'ouvrage de Gaspard de Tende (1660)⁹ souligne que la traduction est une activité secondaire dans l'époque des Romains elle n'a pas donné lieu à des traités comme les genres littéraires « nobles ».

Selon Ferri de Saint-constant¹⁰(1811), la traduction ne peut devenir une discipline autonome dans le cadre universitaire que si elle fonde son identité sur la traductologie et la didactique. Le problème qui se pose dès lors est celui de la formation des enseignants et du contenu didactique de la traduction. Il explore le didactique et la traduction sous l'angle historique en passant en revue un certain nombre de précurseurs : notamment Gaspard de Tende (1660), Ferri de Saint-constant (1811) renvoyant aux auteurs de l'Antiquité, Charles Rollin 1838... Et l'auteur se demande comment il se fait que les didacticiens du XX^e siècle aient en l'impression que tout commençait avec eux, quand en réalité c'est à une renaissance que l'on assiste depuis les années 1950 beaucoup plus qu'à une véritable naissance.

D'après Newmark¹¹(1982), la traduction s'est assigné plusieurs missions selon les époques. «on a traduit pour découvrir une culture, pour s'appropriier un savoir. On a traduit pour répondre ou défendre des idées religieuses, pour imposer ou combattre des doctrines philosophiques ou des systèmes politiques. On a traduit pour créer on parfaire une langue nationale. On a traduit pour révéler une œuvre, par admiration pour un auteur. On a traduit même fictivement, faisant passer pour traduction des œuvres originales. On a traduit pour faire progresser les sciences et les techniques. On a traduit pour mille et un raisons. La traduction était à la fois arme et outil. Elle remplissait une mission. »

Ces exemples historiques illustrent parfaitement l'importance de chaque aspect de la traduction et selon le même auteur « la traduction est de tous les temps. Orale d'abord écrite ensuite, elle a toujours existé. Elle fait partie intégrante de la vie intellectuelle de tout peuple civilisé ». Donc la traduction est intimement liée au mouvement global de la mondialisation. Elle est à la fois le vecteur et le produit de ce mouvement. La communauté internationale est plus que jamais consciente des enjeux économiques, politiques, scientifiques, culturels et notamment civilisationnels liées à la traduction. L'histoire de la traduction a fait l'objet de nombreuses études, à la fois à l'échelle de chaque pays et à l'échelle européenne. Même si la majorité des études ont été publiées en anglais, une large place a été faite à la tradition française et à la tradition allemande de la traduction. Face à la multiplication des études

⁹ <https://www.erudit.org/en/journals/ttr/1995-v8-n1-ttr1482/037203ar.pdf>

¹⁰ <https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/1995-v8-n1-ttr1482/037203ar>

¹¹ <https://cte.univ-setif2.dz/moodle/mod/book/tool/print/index.php?id=1940>

spécifiques et générales, l'histoire de la traduction apparaît de plus en plus comme un genre à part entière au sein de la traductologie, avec ses courants et ses méthodes propres. L'histoire de la traduction apparaît aujourd'hui comme une construction intellectuelle qui dépend largement de l'interprétation personnelle de l'historien loin de se limiter à l'énumération des faits et des personnages historiques, les traductologues ont tendance à s'approprier à leur manière certains faits et écrits jugés essentiels pour la traduction.

5. L'histoire de la traduction vers le kabyle :

Il y'a plusieurs travaux sur l'histoire de la traduction vers le kabyle, dans l'ouvrage de NAIT ZERRAD qui est intitulé « Lexique religieux berbère et néologie » informer que cette traduction a été débuter en VIII^e siècle qui a fait Şaleḥ ibn Ṭaref, il y a aussi Ḥa-Mim qui a rédigé un coran en berbère, en ajoutant même Ibn Toumert mais il ne reste aucune trace pour les travaux des deux auteurs.

Autour des travaux après 2005, il y a Said Chemakh qui a réalisé un travail sur ce propos où il a cité les ouvrages qui ont été traduits en kabyle je cite quelques uns :

Près d'un siècle et demi que les premiers textes ont été traduits du français et de l'arabe, les raisons qui ont motivé ce mouvement de passage des autres langues vers le kabyle se sont multipliées et diversifiées. Les premiers textes traduits et formellement publiés remontent exactement à 1858. Il s'agissait de textes de lecture avec lesquels A. Hanoteau voulait illustrer son Essai de grammaire kabyle. N'ayant pas de textes disponibles au moment de la conquête de la Kabylie (1856/57) puisque les deux dictionnaires disponibles et en usage chez les militaires et interprètes ne fournissent pas de textes, A. Hanoteau sollicite M. Bresnier, un enseignant et auteur d'une grammaire de l'arabe, qui lui fournit des textes tirés de Lokman. Il y a lieu de penser que A. Hanoteau a recouru au service de Si Ahmed Ben Ali, lettré des iboudraren pour les traduire en kabyle. Les premiers textes traduits et publiés sont : Agerfiw d ubaray [le corbeau et le renard], [la cigale et la fourmi], Izem d ubarey [le lion et le renard], Tizerzert [la gazelle] et Izem d wezger [le lion et le taureau] De Lokman. [...] . Le berbérisant R. Basset éditera en 1883, à Alger, les sept premiers chapitres de l'Évangile selon Matthieu. Dans les années 40, les berbéro-nationalistes traduiront des textes tels que l'Internationale d'Eugène Pottier ou Ich hatte einen kkamerad d'Uhland. Dans les années 50, le Fichier de Documentation berbère publié deux traductions de fables de la fontaine ainsi qu'un conte tiré

des Mille et une Nuits intitulé *Ali u Rēmdan*, aḥwanti n Beydad sous forme de pièce de théâtre. [...] La majorité de ces textes sont produits par la Diocèse d'Alger puis par le dépôt Biblique. A partir des années 70 le premier noyau de militants traducteurs se constituera à l'Université d'Alger autour de Mouloud Mammeri. Il sera vite relayé par le groupe d'Etudes Berbères l'Université Paris VIII. Durant les années 80/90, d'autres traducteurs issus de la mouvance culturelle berbère viennent s'ajouter aux deux premiers noyaux. Selon S. Chaker (1993 :15), ils ont en commun la volonté d'insérer la langue et la culture berbère dans la modernité du patrimoine historique, culturel et éthique international. Il s'agit de montrer que le berbère langue vivante et moderne puisqu'elle est apte à véhiculer la littérature universelle.

Quelques œuvres traduits en kabyle :

Ait MANSOUR-AMROUCHE F. *Histoire de ma vie*, Maspéro, Paris, 1967. Il a été traduit par S. Bala dans le cadre de son DEA à l'Inalco en 2000, trad. inédite. ALLEG H. *La Question* est traduit par A. Mezdad en 1979. Un extrait est publié dans *Ayamun* N°4 (2001). BECKETT S. la pièce *Am win yettraoun Rēbbi* [En attendant Godot] a été traduite par Muḥend u Yehya et joué pour la première fois dans les années 80 à l'Université de Tizi-Ouzou. BELLEMAR-P. De nombreuses histoires de cet auteur sont traduites par Ait Ighil M. Les premières sont publiées dans un recueil *Allen n tayri Bgayet* 1998. D'autres sont publiés dans le recueil intitulé *Atlanta*, Bgayet 1999 BRECHT B. Deux pièces de ce dramaturge sont traduites par Muḥend u Yehya. Il s'agit de : a- *Llem-ik*, ddu d uvar-ik [l'exception et la règle], publiée par Tala, Paris, 1974. a- *Aneggaru ad yerr tawwurt* [la décision], publiée par le Bulletin d'Etudes Berbères, n°9 à 11, 1976/77.

BUCK P. Le roman *Tayemmat* [La mère] a été traduit par Mohamed Ait Ahmeden en 1976. Il n'est disponible que sur support audio et diffusé à plusieurs fois par la radio chaîne II (Kabyle). CAMPS G. *Berbères, mémoire et identité*. Ce livre d'histoire republié chez Errance en 1985 a fait l'objet d'une traduction par Mouhand Ouamar Oussalem, dans le cadre d'une thèse de Doctorat en linguistique berbère qu'il prépare actuellement à l'Inalco. CAMUS A. *Caligula* est traduit par A. Mezdad en 1975. ERDMANN N. La pièce *axir akka wala deg uzekka* [le suicidé] a été traduite par Muḥend u Yehya. FERAOUN M. Trois œuvres de Mouloud Feraoun ont été traduites en kabyle : a- *Ussan di tmurt* [les jours de Kabylie]. Il existe au dans la revue *Tafsut* 8-10(1984/85). La seconde est celle publiée par Kamal Bouamara avec le concours du HCA en 1997. La troisième est l'œuvre de Yidir Ait Amerane. N'est qu'une « copie » de la traduction de K. Bouamara moins trois traductions de cette

œuvre. La première, incomplète, est celle donnée par Ferhat Mehenni. b- Mmi-s igellil [le fils du pauvre] est traduit par Moussa Ould Taleb et publié par le HCA en 2003. c- Le journal, est selon A. Mezdad, traduit par M. Ait-Ahmed.

GIBRAN K. Nnbi [le prophète] est traduit par Farid Abache et publié par Laphomic, Alger, 1991. GIDE A. La nouvelle Tuɣalin n weqciç ijaḥen [le retour de l'enfant prodigue] est traduit par Kamal Bouamara en 1995. Elle est publiée à compte d'auteur en Algérie puis dans la revue Notes de linguistique à Paris,(1995-1996). Elle est par ailleurs, reprise dans Ayamun 24 (2006).JARRY A. Caebib [Ubu Roi] est traduite par Muhend u Yehya. Elle est diffusée sous forme de K7 audio. KATEB Y. Trois pièces de cet écrivain ont été traduites en kabyle. a- Ddem abaliz-ik a Mu [Mouhamed, prends ta valise] Traduite par Ben Mouhamed, Said Sadi et Amar Mazdad avec l'accord de l'auteur, cet pièce est jouée et a remporté le premier au Festival de Carthage en 1971. Elle est publiée en 1975-76 dans le Bulletin d'Etudes Berbère, 5, pp. 25-40, 8, pp. 35-47 et 9-10, pp. 75-94. b- Kahina [La guerre de deux milles ans]. Traduite et jouée à la fin des années 70, cette pièce n'est publiée qu'en 1992 dans Awal 9, pp. 221-230. Deux autres versions existent dont une en tamazight du Moyen Atlas.

c- Ayeḅbar s allen [La poudre d'intelligence]. Traduite dans les années 70 par S. Sadi et A. Mezdad, elle est publiée partiellement en 1981 dans Tisuraf 7, pp.53-64. Elle est rééditée dans Ayamun N°6 et 7(2001).

LA FONTAINE Les Fables. On en dénombre plus d'une dizaine de traductions des fables de la fontaine. De deux ou trois textes traduits, on y va parfois jusqu'à une soixantaine. LONDON J. Le loup des mers. LU XUN. Deux nouvelles de cet écrivain chinois ont adapté en pièce de théâtre par Mohia. Il s'agit de : a- Muḥend u Caeban [le ressuscite]. Adapté en film VHS, cette version est éditée aux Editions berbères, Paris, 1992. b- Mué terri [la véridique histoire d'Ah Qu]. Disponible en K7.

MAMMERI M. Abeḥri tili [la cité du soleil] traduite par Idir Ahmed Zayed, publié en 1989. MARAM Al-Masri, Une serise rouge sur ...Poésie syrienne traduite par Brahim Tazaghart, Alger, 2007.

MAUPASSANT G. Di ssuq n lezzugen [= les ficelles] est traduite par Muhend u Yehya, disponible en K7 n°5.

MOLIERE. Deux pièces sont traduites en kabyle par Muhebd u Yehya :

a- Si Lehlu [Médecin malgré lui], publié en 1986-87 dans Awel 2pp. 145-156 et 3, pp. 147-190. Il existe aussi une K7 VHS diffusée par l'ACB, Paris.

b- Si Pertuf [Tartuffe]. Cette pièce est jouée à Paris mais existe uniquement en K7 audio.

Une traduction partielle de don juan est publiée dans Ayamun 4, 2001.

MROZEK Sin nni [les émigrés]. Sont traduites en kabyle par Muhend u Yehya

OUETTAR T.

a- Remmana, traduite de l'arabe par Belmadi. Ce roman est publié par Al-Jahidya, Alger, 2000.

b- Ddurt-a ad d-uyalen ccuhada [les martyrs reviennent cette semaine], traduite en 1987 par A. Mezdad et publié dans ayamun 11 et 12 (2002).

PIRANDELLO L. Tacbaylit [la jarre] est traduite par Mohia.¹²... » .

La présentation De l'ouvrage et la biographie de l'auteur

a. Présentation de l'ouvrage «Contes du jour et de la nuit »

Le livre qui est intitulé « Contes du jour et de la nuit » il contient des contes qui sont des histoires courtes qui a écrit l'écrivain Guy de Maupassant, il y a dedans vingt et un (21) contes, qui sont : Le crime au père Boniface ; Roze ; Le père ; L'aveu ; La parure ; Le bonheur ; Le vieux ; Un lâche ; L'ivrogne ; Une vendetta ;Coco ; La main ; Le gueux ; Un parricide ; Le petit ; La roche aux guillemots ; Tombouctou ; Histoire vraie ; Adieu ; Souvenir ; La confession ; ses histoire débute dès la page N°5 jusqu'à la page N°276, et il a en tous 291 feuilles.

b. La biographie de l'auteur¹³

Guy de Maupassant est un écrivain et journaliste littéraire français né le 5 août 1850 au château de Miromesnil à Tourville-sur-Arques, (en Seine-Inférieure) et mort le 6 juillet 1893 dans le 16^e arrondissement de paris. Il est lié à Gustave Flaubert et à Emile Zola, Maupassant a marqué la littérature française par ses six romans, dont Une vie en 1883 ,Bel-Ami en 1885, Pierre et Jean en 1887-1888, et surtout par ses nouvelles (parfois intitulées contes) comme Boule de Suif en 1880, les Contes de la bécasse (1883) ou Le Horla (1887). Ces œuvres retiennent l'attention par leur force réaliste, la présence importante du de fantastique et par le

¹² Said Chemakh, « la traduction vers le berbère de kabylie : état des lieux et critique », IRCAM, Rabat, 2005.

¹³ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Guy-de-Maupassant>

pessimisme qui s'en dégage le plus souvent, mais aussi par la maîtrise stylistique. La carrière littéraire de Maupassant se limite à une décennie –de 1880 à 1890- avant qu'il ne sombre peu à peu dans la folie et ne meure peu avant l'âge de 43 ans.

Contes choisis :

Je vais traduire en tamazight (kabyle) cinq contes qui sont : La parure, L'ivrogne, Une vendetta, Le petit, Adieu ; de l'ouvrage « contes du jour et de la nuit » de Guy de Maupassant.

Chapitre 2

**Traduction de cinq contes de l'ouvrage
intitulé « Contes du jour et de la nuit » de Guy de
Maupassant**

**La parure, L'ivrogne, Une vendetta, Le petit,
Adieu.**

Tayuni

Tagi d yiwet si gar teħdayin icebħen, ur gmimen ara imawlan-is ad t-id-sēun, ur tesei win ay bedden yer tuyat-is, ur tezmir ad tezweğ akked win i tebya, wala amerkanti, teqbel ad tezweğ akked yiwen umyaru ixeddmn yer teylift n uselmed.

Tettidir d tamrađit, mačči seg wid yettwassnen amzun tekka-d si twacult ur nesei ara ccan. Tesēeday lhif ad as-tiniđ tlul-d i lmeħna, ur tesei ara ttawil deg uxxam-is, leħyuđ iččuren d tilufa akked yikersiyen-nni iqdimen, ibeħnaq icemten. Lecyal-agi akk d ayen i ur teggat tamawt tmeđtut nniđen ara yilin deg umkan-is, tesēedda lbađel. Tamuyli n tmeđtuđt Bretonne i ixeddmn mi teyreğ di nndama akked tirga-s ur nessawađ s anda. Tettxemmim yef texxamin n yinebgawen i iyummen s yiħuyak, ceelent deg-s ticemmasin d tielayanin, tettxemmim yef texxamin timeqqranin i yessan s leħrir akked ccbuħ iččuren d tixxamin mi ara teqqim akked leħbab-is, akked yemdanen yettwassnen.

Mi ara teqqim yer yimensi, yer taħla-nni idewren, iyummen s yiwen ubeħnuq ačal ay-a fell-as, sdat n urgaz-is, ittekkes ayummu i teccuyt, yeqqar-as: « Ah! Tagella-agi zẓiden, ur ssiney ayen itt-yifen. » Tettxemmim yef tgella ifazen, i d-yersen di dduzan n lfeđta yettiriğen akked leħyuđ iččuren d aweşşef n yyemdanen iqburen akked yefrax di tlemmast n tezgi, tettxemmim yer lqut bninen i d-yersen di dduzan ifazen, tettecmumuħ tetett lqut-nni i d-thegga.

Ur tesei llebsa lēali, ue tesei lfeđta, tetthulfu i yiman-is tlul-d i way-a, tettmenni ad teğğeb i akk lyaci, ad tt-byun akk.

Tesea tameddakelt d tamerrkantit, ur tbeqqu ara ad truħ, ad t-id-tzer, tettymbbin mi ara tuyal yur-s. Tettru ačal n wussan si lxiq, nndama, tayest d lmeħna.

Deg yiwet n tmeddit ikcem-d urgaz-is, yefreħ deg ufus-is, alessi n tebrat d tameqqrant.

Yenna-as: « Axx iwiğ-am-d tayawsa. »

Tcerreg alessi-nni s tyawla tejbed-d lkayeđ uran-d deg-s.

« Aneylaf n uselmed akked massa Georges Raponneuprient, mass akked massa Loisel, s lferħ ad ken-id-neeređ tameddit n Arim 18 di Yennayer, yer usanes n uneylaf. »

Deg umkan ideğ ad tili tefreħ akken iēud urgaz-is, tdeğger lkayeđ lkayeđ-nni n uneerud yef tħbla, tenęeq-d ddaw yiles:

« Acu i tebyiđ ad xedmey nekk s tagi ? »

Maca a taēzizt-iw, euhdey ad tferheđ yis-s. Ur tetteffyeđ ara yakk, d tagnit yelhan, eētbey aṭas akken ad t-id-awiy. Byant akk, yerna ur t-id-ttaken ara s waṭas i ixeddamen. Dima ad twaliđ Iyaci yeṣean azal ameqqran.

Twala-t-id s zzeaf tenna-as-d s tyawla:

-Acu iyi-tebyiđ ad lsey iwakken ad ruḥey yer dinna?

-Ur ixemmem ara yef ayenni, a yesqewqiw.

-Meena takessiwt-nni s wacu tettruḥuđ yer umezgun tettban-iyi-d nekk ack-itt...

Isusem di dqiqa mi iwala tameṭṭut-is tettru. Ṣubben-d yimeṭṭawen si tṭerf n wallen-is, leḥḥun-d yer tṭerf n yimi-s, inṭeq-d:

-Acu kem-yuyen? Acu kem-yuyen?

-Tezmert teyleb iman-is, tseffed leḥnak-is yelleksen, teqqar-as s ṣṣut rqiḡen:

-Ulac, ur seiḡ ara kan takessiwt ara lsey, yef way-a ur zmirey ara ad ruḥey yer tmeḡra-agi. Efḡ lkayeđ n tinnubga i yiwen seg i d-ixeddmen akked-k, ad tili tmeṭṭut-is tettluṣu axir-iw.

-Tyad-it yenna-as:

-Iniyid a Mathilde. Aḡal i teswa tkessiwt i ilaḡen? Tin i tzemređ ad telseđ ula di Ifuruḡ nniđen, tin ara yilin d tamrađit.

-Txemmem cwit, tessalay leḡsab-is, tettxemmim diyen aḡal n yidrimen tezmer ad as-tini, ayen iyef ur d-yeqqar ara ala srid.

Di taggara terra-as-d s ukukru:

-Ur zriḡ ara swaswa, maca yettban-iyi-d řbeē-meyya Franc i yezmer ad tessiwed.

-Kfan deg-s yidammen acku yejmeē idrimen-nni iwakken ad d-yay abeckid, syin akkin ad iruḡ yer ssyada, anebdu-nni i d-iteddun deg uzayar n Nanterre akked kra n ymedduk-al-is, ad d-seyyden iqubaēen seg wahad-agi.

-Imir-nni yenna-d:

-Ad am-d-fkey r̄beɛ-meya Franc, maca ilaq ad d-tayed takessiwt icebhen.

Simmal yetteqrab-d wass n tmeyra, massa Loisel tettban-d tehen, tettxemmim. Lawan-agi, takessiwt-is tella thegga. Deg yiwet n tmeddit yenna-as wergaz-is:

-Acu i kem-yuyen?

Krad n wussan ay-a tbaned-iyi-d yella wayen i kem-iceyben.

Terra-as-d:

-Ayen iyi-yerhan, ur seiɣ ula d yiwen si r̄huɣ, ula d yiwet n tyawsa ur t-seiɣ ara, ulac acu yellan ad t-qney. Ad d-baney rwiɣ l̄hif. Awi yufan ur ttruhuy ara yer tmeyra-agi, akka axir.

-Yenna-d:

-Ad txedmed tijeɣɣigin n ssaɣ, d ayen icebhen di tallit-agi. S eecra Franc ad tesuɣ snat ney kraɣ n tjeɣɣigin icebhen.

-Ur teqbil ara akk tikti-agi.

-Ala...ulac ayen ara k-id-yesbanen, am wid-nni d igellil gar tulawin timerkantiyin.

-Maca argaz-is iεegged-d:

-D zzayla i telliɣ! ruɣ yer tmeddakelt-im massa Forestier tiniɣ-as, ad am(terɣel ayen ara teqqned. Tqerbemt aɣas akken ad txedmed akka.

-Tsuy-d s lferɣ:

-D sseh ttuy-tt akk.

-Azekka-nni, truɣ yer tmeddakelt-is, teɣleb-as ayen tt-ixuɣšen.

-Massa Forestier telha yqer texzant-is, teddem-d tasenduqt d tameqqrant, tewwi-as-tt-id, teldi-tt, tena-as-id i massa Loisel:

-Xtir a taεzizt-iw.

-Twala qbel imeqyasen, syin akkin azrar n lεeqqac, syin yer-s d lyaqut d ixeddim icebhen, teered cbuɣ-nni yer lemri, tkukra, ur tezmir ara ad tent-teɣɣ, wala ad ten-terr. Teqqar-as:

-Ur tseid ara ayen nniɣen?

-Yella, nadi ur zriy ara ayen ad kem-iεεġġben.

-Di dqiqqa tufa daxel n tsenduqt n leħrir taberkant azrar n lyaqut, yebda wul-is yekkat s lemyawla. Ifassen-is ttergigin mi t-id-teddem, teqqen-it yer tmegređt-is, yewweđ-d yer tkessiwt-is, iεġeb-as yiman-is.

Mbeed teđleb-as s ukukru akked tayest.

-Tzemređ ad iyi-tređleđ wa, wagi kan?

-Ih s lferħ.

-Tneggez yer tmeddakelt-is, tessuden-itt, umbeed terwel-d s ugerruj-ines.

Yewweđ-d wass n tmeyra, massa Loisel teġeb-asen akk.

Tella tif tidak yellan dinna, teččur d sser d tamelħant, tettecmumuħ kan, temmut si lferħ. Akk irgazen ad tt-id-ttwalin, steqsayen yef yisem-is, byan ad tt-issinen. Byan akk ad ceđħen akked-s.

Aselway iger-as tamawt.

-Tceđteħ s ssikran, s leħmeq d lferħ, ur tettexmim ula yef wacemma, terbeħ s ccbaħa-s, s rrbeħ-ines, tettewali iman-is am akken tuli yer yigenni si lferħ, imi i tfaz yef tiyađ.

Truħ leġwahi n ukuz n ssbeħ. Argaz-is yettes di texxamt n yinebgawen d tamecťuħt akked krađ n yergazen nniđen, di lweqt i deg tulawin-nsen ttnecriħent.

Isels-as tebernust i d-yelsa yef tuyat-is d tukyist n yal ass, iban-d fell-as lexšaš, ur terri ara yef tkessiwt-is. Tħus s way-a, tebya ad terwel akken ur d as-ggarent ara tamawt lxalat-nni nniđen i iyummen s tbernyas yehman, ylayen.

-Loisel teħbes-it:

-Rġu ihi. Ad ak-yewwet ubeħri di berra. Ad ruħey ad siwley i tcaridť.

-Meena ur as-tesli ara, tšub-d truj s lemyawla, mi llan deg ubrid, ur ufin ara takerrust, bđan ttnadin, ssawalen i wid yessenharen ticariđin i twalin, tteeddin mbaeid.

-Şubben-d yer Seine s tayest, ttergigin. Di taggara, ufan tacariđt taqdimt, tin i nettwali di Lpari deg yiđ kan am akken tteđhin s lexsas-nsen deg ass.

-Yessawed-iten-id armi d tawwurt-nsen i d-yezgan di Martyrs, ulin s lehzen yer wexxam-nsen. Dayen tekfa yur-s nettat. Ma d netta yenna-as belli ilaq ad yili yef læecra n sbeđ yer uylif.

-Tekkes iselsa-nni swacu tella tyum tuyat-is sdat n lemri iwakken ad twali ccbaha-is. Maca deqzala, tsuy-d. Ulac azrar-nni i teqqen di tmegredt-is.

-Argaz-is akken yebda itekkes iselsa-ines, yesteqsa-t:

-Acu ikem-yuyen?

-Tdewwer-d yur-s s tselbi:

-Nekk... nekk...iruh-iyi uzrar-nni n massa Forestier.

-Yeđbes deg umkan-is, yerra-as-d:

-Acu?Amek? D awezyi!

-Tnadi deg jeyyiben i tesæa tkessiwt-nni, deg jeyyiben i tesæa tbernust-nni di lejjubat-is, nudan akk, ur t-ufin ara.

Yesteqsa-tt:

-Tetđeqqed akken mi d-neffey syinna yella yur-m?

-Ih, susumay-t mi nella yer uselway.

-Maca, ma yella iruh-am deg ubrid, tili a-t-an nesla-as mi yeyli. Ad yili di tcariđt.

-Ih, yezmer, tewwiđ-d uđun n tcariđt-nni?

-Ala, i kemm ur t-twalađ ara?

-Ala.

-Mwalan gar-asen dya iæawed yelsa.

-Yenna-as: Ad uyalay ad eiwdey i yakk abrid i d-næedda yef uđar iwakken ad waliy ma yella ad t-afey.

Mbeed yeffey. Teqqim s tkessiwt n tguni, ur tt-id-yusi nadam. Teqqim yef ukersi s lehzen, mebla axemmem.

-Ikcem-d urgaz-is lejwahi n ssebæa n sbaḥ, ur yufi acemma.

-Iruḥ yer yimsulta, yer yineymasen, irgem-asen, win ara as-t-id-yafen, ad as-yefk arraz, yer tkubbaniyin n tkerwas timecṭaḥ, akk imukan anida yella cwit n usirem, iruḥ yer-s.

-Tetraḡu s teyzi n wass, s tugdi sdat n taluft-agi.

-Loisel ikcem-d tameddit, yeeya, yessawrey, ulac d acu i d-yufa.

-Tenteq-d: Ilaq ad as-taruḍ i tmeddakelt-im d akken terziḍ-as asekker n wezrar-is, mbeed tewwiḍ-t ad d-texdem. Ay-a ad ay-yefk lweqt i udewwer.

-Ixeddem-as-d tabadut, tettaru

-Tædda smana qeḍæen layas.

-Loisel, n xems snin, yenna-d:

-Ilaq ad d-nbeddel rḥuḥ-agi.

-Azekka-nni, ddmn-d tasenduqt-nni ideg t-id-tewwi, ruḥen yer uḥeddad-nni i tufa isem-is di tsenduqt. Iwala tizmamin-is:

-Mačči d nekk a massa i yessenzen azrar-agi, ssawḍey kan lamana i bab-is.

-Dya ttruḥun seg uḥeddad yer wayeḍ, ttnadin azrar i as-icuban i wayeḍ, ttuyalen yer yismektiyen-nsen, kkufren rnan ḍaqen.

-Ufan deg yiwet n teyremt n tgelda, azrar n lyaqut i asen-d-ibanen yettemcabi i winna i la ttnadin. Ixeddem rebein-alef Franc, ad asen-t-id yeḡḡ s setta-w-tlatin alef.

-Ḍelben-as i uḥeddad akken ur t-yesnuzuy ara uqbel kraḍ n wussan, xedmen-as tafada, ma yella ufan amenzu-nni uqbel ma ad ifak Furar ad as-t-id-rren, ad asen-d-yefk rebea-w-tlatin Franc.

-Loisel, yeffey yur-s tmentacn alef Franc i as-d-yeḡḡa bab-as, ad d-yerḍel ayen t-ixuşšen.

-Irdel-d, ad yeḍleb alef yur yiwen, xems-meyya yer wayeḍ, semmus Louis sya, kraḍ Louis s yahi. Ikemmel alami yekcem di lecyaḥ iwumi ur yezmir, iruḥ yer yal lḡens i ireṭlen. Yeḡḡa akk

ayen i yesea, yesteny ur ixemmem ara yef wuguren i izemren ad d-drun yer sdat, yef lhif aberkan ad d-yejlin fell-as, yef wayen akk ara as-iruhen, ayen ara yekkes i yiman-is, iruh.

Iruh ad d-yawi azrar ajdid, isers-as yef udekk n uzenzi setta w-tlatin alef Franc.

-Mi as-tewwi ccbuh-nni massa Loisel i massa Forestier, tetteq-d ddaw yiles:

-Ilaq ad iyi-t-id-terred achal ay-a, ackuyezmer ad t-ihwiġey.

-Ur teldi ara tasenduqt-nni, d ay-a i tuggad tmeddakelt-is, lukan ad as-tfaq, tbeddel-as-t-id acu ara txemmem? Acu ara d-tini? Ur tt-teteuddu ara d tamukradt?

-Massa Loisel twala tudert n yimeyban iweeren, tewwi ayen i as-iketben di dqiqqa, ilaq ad asen-xelsen ayen i asen-ttalsen.

-Ad txelles. Ssufyen taxeddamt, beddlen axxam, ruhen kran.

-Txeddem lecyal imeqqranen, tettseyyiq, ixeddim n temnawelt yesseyayen. Tessirid dduzan, tessexdam accaren-is iwerdiyem yef dduzan n talejt yumsen d zzit akked tetawatim. Tessirid llebsa yumsen, tisedriyin akked yihercunen i tettaġġa ad kkawen yef umrar, tettsabbu yer ubrid yal sbeħ idumman, mbeed ad tessalay aman, mi tuli yiwen uxxam ad teħbes ad tger nnehta; tettlusu am yal tamejtu n wegdu, tettruħu yer win yesnuzun lfakya, yer tgezzart, taqecwalt deg ufus, testeqsay achal, tettwali anwa ara ad as-d-yeġġen ayen ara iqidden n yedrimen i yellan yur-s.

Yessefk fell-assen yal ayyur ad xellsen yer winna uyur yesteny asmi i d-yerdel, yetteawad-d lkayed nneħ, ad d-yerbeħ lweqt.

Argaz-is irennu axeddim tameddit, yessizdig amiħan n umzenzu akked deg yid aħas n tikkal ixeddem allus i tewriqin s semmus centim.

Tudert-agi teqqim mraw n yiseggasen.

Mi kfan mraw n yiseggasen, eawden i yakk tudert-nsen yaħ akken ttilin akked unejmuħ n lfaydat.

-Massa Loisel tettban-d d tamyart, tura. Tuyal d tamejtu iħeden, d taqeshant, d taħercawt seg uxeddim n yimeyban. Ur tettseggim ara iman-is s tugzimt i bettnen akked yifassen izewwayen, tteeggiħen-d, nessirid kullec. Maca tikwal mi ara yili urgaz-is deg uxeddim

tettyimi yer ttaq tettmekti-d id-nni, tikwal d takessiwt-is i d-tettmekti, anida i telle tecbeḥ aṭas, tefreḥ.

-Acu izemren ad yeḍru lemmer ur tesruḥ ara ccbuḥ-nni? Anwa i yeḍran? Anwa i yeḍran? Amek tezmer ad tbeddel ddunit! Tayawsa tamecṭuḥt tezmer ad ak-tbeddel ddunit-ik yer wayen yelhan ney ayen n dir!

Yiwen wass, mi truḥ ad tmerreḥ yer Champs-Élysées iwakken ad testeḥfu si eeyyu n smana, twala yiwet n tmeṭṭut tewwi-d agrud. D massa Forestier, mazal-itt mezziyet, am yal ass tecbeḥ.

-Massa Loisel ṭhulfa s tergagit. Wissen ma yella ad iyi-d-tehder? Ih, iban. Tura mi tsellek, ad as-tini akk ayen yellan. Acuyer ala.

-Ad d-tettqerrib.

-Alxir, Jeanne.

Tayed ur tt-id-teeqil ara akk, tewhem amek id as-d-tessawel s yisem-is tmeṭṭut am tinna, eeqen-as lehdur:

-Maca... Massa! Ur zriy... ad tiliḍ tyelded.

-Ala! Nekk d Mathilde Loisel.

-Tameddakelt-is tsuy-d:

-Yah! Annay a mathilde, aḥal tbedded!

-Ih seeday ussan weerit, seg wassen mi kem-zriy akk d lhif, annect-a akk d kemm i d sebba!

-D nekk! Amek akka?

-Tecfid yef uzrar-nni n lyaqut i d-iyi-tredled iwakken ad ruḥey yer tmeḥra n uselway.

-Ih, i umbeed?

-Truḥ-iyi.

-Amek, imi iyi-t-id-terrid.

-Wwiḡ-am-d yiwen nniḡen yettemcabi-as. A-t-an mraw n yiseggasen i la t-nellxellis, tegziḡ mačči d ayen isehlen fell-aney, wid ur nesei acemma...Maca tura ferḡey imi yekfa.

-Massa Forestier teḡbes.

-Tenniḡ-d d akken tuyeḡ-d azrar n lyaqut iwakken ad inayeb winna-inu?

-Ih...ur d as-tfaḡeḡ ara eḡi? Llant ttemcabint.

-Tecemueḡ-d s lferḡ, tban-d teččur d nniya.

-Massa Forestier, tetḡef-as ifassen-is di sin.

-Annay a Mathilde tettuyadeḡ! Maca ayla-w mačči n sḡeḡ, ur tetteḡdeddi ara i xems-meyya Francs!

Asekran

I suđ-d wađu d yekkan seg ugafa yuwi-d yid-s asigna aberkan id yeglan s ugeffur.

Lebher yethewwel, lmuğat d timeqranin anect idurar leħunt-d s tawil, tin deffir tayed, ttağant-d i kuftan yer zdat.

Ađu d win i yetthuddun, qrib ad yeddem ula d ixxamen, tidariyin qrib ad tent-yeddem, ur tezmiređ ara ad telħuđ mebla ma tetfeđ di leħyuđ, igerdan ad-ten-yettaddam yetteggir-it-en am yiferrawen n tjur yellin-d di lexlawi yellan deffir yexxamen.

Iseyyaden ssulin-d tiflukin-nsen yer taddert mmar ad-tent-yečč lebher, kra deg-sen qelben tiflukin-nsen fren ddaw-asant ttwalin axessar lħal-agi.

Yeqli-d yid yegguma ad yeħbes uxesar lħal, dya ruħen s tawil, s tawil. Gran-d dinna sin iseyyaden, ikna uerur-nsen, leħhun ifassen-nsen di leğyub, tacacit tyum tawenza tsub-d alami d allen, atamar izzi-d i tamert, udem-nsen issery-it lemleħ n labher, s wallen tizegzawin, ttbanen-d d iseyyaden imeqranen. Gran-d dinna sin iseyyaden, ikna uerur-nsen, leħhun ifassen-nsen di leğyub, tacacit tyum tawenza tsub-d alami d allen, ačamar izzi-d i tamert, udem-nsen issery-it lemleħ n lebher, s wallen tizegzawin, ttbanen-d d iseyyaden imeqranen.

- Inna-d yiwen deg-sen:
- Lħun a Jérémie, anruħ ad d-nesæddi akud s ddiminu d nek ara yxelšen.

Ikukra ad yeqbel acku yezra ad yesker ma yella yekcem yer “Paumelle”, yettef-it-id diyen uxemmem yef tmeṭṭut-is i yeğğa di texnibbut.

- Yesteqsa:
- Ad as-tiniđ teddiđ-t fell-i, yal tameddit ilaq ad sekrey. Ini-id acu it-rebbħeđ mi ara tetteħlised yal ass?

Yettađsa yef ayen i yeswa netta yettxellis-it wayeđ, yettađsa alami i iqennee Normand s lfayda.

- Ameddakel-is, Mathurin, ad t-id yeğğebbid seg fus
- Aha iyya-d a Jérémie maci d id i-deg ad t-kecmeđ s axxam taæbbuť-ik d tasemmat. Seg acu i tuggadeđ?
- Yerra-as-d Jérémie:

- Di tmeddit-nni ideg ur ufiy ara tawwurt n wexxam, assmi qrib yliy yer tassift-nni yellan sdat uxxam-nwen.

Yettaḍsa yef ayen yeḍran d umeddakel-is asekan, yleḥḥu yer lqahwa n Paumelle id yettbanen tecceceε si lemri, ijebed-it-id Mathurin yerna yewt-d waḍu ur yezmir ara ad ten-yeyleb.

Tella texxamt ukssar teččur d iseyyaden yelsan ššuf, ssersen ifassen-nsen yef twabel, win id ikecmen seg imduk-al-nsen ad suyen. Simmal keččmen-d yisekranen ilaq ad eegden ad ad xedmen leheffa, aked dduminu i-s terdiqen i wakken ad xedmen lḥess akter.

Jérémie aked Mathurin qqimen yher tterf, uraren, yiwen weḥric, lkisan-nni imecṭaḥ truḥun win deffir wayeḍ di tmegret-nsen.

Rnan uraren iḥricen-nniḍen, tkemmilen tissit., Mathurin ittacar lkas iqmec-as tiṭ i bab lqahwa, d argaz acuran d azeggay am times yettaḍsa-as-d amakken yella kra i ten-icerken, Jérémie ites crab, yetthuzu aqerru-is yettaḍsa yettwali ameddakel-is s lferḥ.

Imsayen akk i yellan dinna ttruḥun, yal mi ara yeffey yiwen deg-sen, mi id-yeldi tawwurt n berra akken ad iruḥ, ad d-yewwet waḍu ad d-yekcem yer lqahwa, yessenququl lemsabiḥ yetfen s snasel, times-nni daxel nsen ad truḥ akin ad d-tuyal, dqiqa slan i lmuja mi tewwet yexleḍ aked ssut n waḍu yessafayen.

Jérémie ixeddem am yisekraniyen, yezzel yiwen uḍar, yiwen ufus yserreḥ-as yer lqaεa, ma d-afus nniḍen yettef syes duminu.

- Ggran-d waḥd-nsen aked bab n lqahwa, iruḥ-d yur-sen ayesteqsay:
- Amek i tettliḍ a Jérémie? Tessemḍeḍ tassak mi teswiḍ?
- Jérémie inṭeq-d ur d yessefham ara lehdu:
- Simmal tessey, simmal tfadey.
- Aqehwaji iwala yer Mathurin s tixxubta. Yenna-as:
- I gma-k a Mathurin anida a yili lawan-agi?
- Yecmumeḥ-d:
- Ha-t-an anida tella lḥamu, ur ceyeb ara iman-ik.

Walan di sin Jérémie, i d-isersen s lferḥ asusru n setta, yetteggid:

- Atan rrbeḥ!
- Mi kfan urar, inna-asen-d bab lqahwa:

- Akken tezram a yimeddukak nek ilaq ad ruḥey, ad awen-ğğey yiwen n lmesbah, aked yiwet n tqareet n crab ddaw n udekkan, ad tsekkred tawwurt si berra a Mathurin, tesseḥnucdeḥ tasarut ddaw tmesdarit am akken i txedmeḥ abrid-nni ieddand.

- Yerra-as-d Mathurin:

- Ur tqelliq ara, fehmeḥ

Paumelle tegra-d ger yifassen n sin n yemsayen yetteetṭilen, yuli s tazayt-is ur as-yezmir ara uxxam-nni amecṭuḥ, akken yekcem yer wussu yesla i ujeqqeq d azayan.

Sin yergazen-nni ttkemmilen urar, si lweqt yer wayeḥ aḍu ad d-ihuz tawwurt amzun yella win ad d-ikecmen tthuzzun ula d leḥyuḍ, isekraniyen-nni ad refden iqerray-nsen ad walın yer tawwurt amzun yella win yebyan ad d-yekcem.

Syin yer-s, Mathurin yeddem-d litra-nni id asen-d-yeğğa, yettacar-as lkas i Jérémie. Maca di dqiqa ad testentun essaḥa yellan yef udekkan, tewweḥ d ṭnac n yiḍ, tewwi-ten lwehma, ur faqen ara amek i iedda lweqt.

- Mathurin yekker-d, am useyyad yekfan ixeddim-is:

- Lḥun a Jérémie, ilaq ad nruḥ.

Wayeḥ yekker ad yekker, yettekka yef ṭṭabla akken ad ieiwen iman-is, iruḥ yeldi-d tawwurt deg akud i deg ameddakel-is yesnusuy lmeṣbah.

Mi defyen yer barra, Mathura, isekker-d tawwurt, inna-d:

- Anruḥ, iḍ ameggaz, ar azekka.

- Iruḥ di ṭlam.

Jérémie ixdem tlata isurifen, imal yeldi ifassen-is iḥuza lḥiḍ id tiḥawnen akken ad ibedd, dya yuḡal ileḥḥu kkatent wuguren. Deg yiwen lweqt yewwet-d waḍu, idemmer-it yer sdat daya it-yeğğan ad yazzel kra n yisurifen, akken a yeḥbes waḍu ad yeḥbes yid-s acku ur t-id-yettdeḥmir ara waḍu, ad yuḡal yer tikli-s diyen am usekran.

Ilḥa yer uxxam-ines, ur ifaq d yiman-is ur yezri anida iteddu, yufa-d tawwurt-is, yebda yettnadi yef t-ṭuṭuṭ i deg ara iger tasarut maca ur tyufi ara. Dya yekkat tawwurt s uḍar-is, yessawal i tmeṭṭut-is akken ad t-id-eiwen:

- Mélina! A Mélina!

Mi yettekka yef tewwurt iwakken ur iyelli ara, teldi-d, ma d Jérémie, mi yella yettekka, yekcem yer wexxam s tazla, iruh yef udem, ihulfa am akken lhağa tazayant id yersen yef tfekka-ines mbeed terwel di tlam.

Ur iharrek ara, yemmut si lxuf, yuggad si leğnun d wayen akk yettilin di tlam, yeqqim akken ayetrağu ddeqs mebla ma yembawel, mi ywama ulac acu yellan, yuƴal-d cwiya yer s allay-is, ttexmam n usekran.

Yeqqim s ttawil. Diyen yerna yettrağu ddeqs, yekkes-as lxuf, yennad:

- Ménina!

Tameɛtut-is ur d ased terri ara.

Di dqiqa, yekcem ccekk s allay-is, yeččuren d tiktiwin n dir, tiktiyin ur nelli d tunšihiyin. Ur imbawel ara, iqqim dinna, yer lqaε, di tebrek, yettnadi amek ara iseggem tiktiwin-ines, yettef deg uxemm ur nekfi ur neqeid.

Yeawed yenna-as:

- Ini-yid anwa yellan a Mélina? Ini-yid d acut waki? Ulac acu ara mxedmey.
- yurğa. Ulac akk ssut id yefyen si tlam-nni
- Şekrey! şekrey! d netta iyijan ad sweƴ akka, fehmeƴ tura, d netta, akken kan ad kecmey sekrey!

Syin akin yeawed-d:

- Iniyid anwa, Mélina, neƴ ad xedmeƴ ayen ur nelhi.
- Syin yer-s mi ieawed yurğa, ikemmel s lefhama aked tyennant n wergaz isekren, ihedder s ssut
- D netta i yiɛfen yer uneegaz n Paumelle, ula d ussan nniɛden, iwakken ad kecmey kan. Msefhamen felli. Ah lefrisa!

S ttawil yuƴal yef tgecrar. Yuli-t-id zzeaf yexleđ aked tissit.

Ieawed-d:

- Mélina, inid anwa, neƴ ad kem uteƴ, ad kem ttnebbiheƴ!

Ibedd, si zεaf yuƷal itban-d am umeslub, ammakken tissit-nni yellan deg dammen-is tfeggeḍ-d ixdem yiwen usurrif iħuza akersi, yeddem-it-id, ikemmel tikli, iħuza amεtreħ, yħulfa s tfekka yehman n tmeṭṭt-is.

S zεaf ihedder weħdes

- ZiƷ dagi i telliḍ a yir bnadem, Ʒef aya ur d terriḍ ara!

Irfed akersi-nni yewwet-it s-yes, dƷa yeffeƷ-d seg umεtreħ usuƷu yeččeriƷ taεebuṭ, yeqqim ad tyekkat am akken d amennuƷ a yettnaƷ d wabeaḍ, akersi-nni yerrez akk d ifettiten, yegra-d uḍar-is deg fus-is. Ma d ssut usuƷu yehbes.

Syin Ʒer-s iħbes yesteqsay:

- Ad d-tiniḍ anwa i yellan dagi lawan-a?

Mélina, ur d thedder ara

Yemmut si εeyyu, ur ixemmem Ʒef teqseħ-ines, yeqqim Ʒer lqaea, yeḍleq i iman-is yettes.

Mi yuli wass, iwala lġar-is tawwurt teldi yekcem Ʒur-s, iwala Jérémie yeččexir di lqaea, zzin-as-d lelwaħ n ukersi, Ʒef umεtreħ tafekka teččur d idammen.

Ttar

Tagğalt n Paolo Saverini, tettidir waħd-s aked mmi-s deg uxxam amecçuħ ixuṣṣ yer ugadir n Benifacio. Tamdint tettwabna sdat wedram tezga-d deg yiwen lweqt sufella n lebħer, ad twaliđ si nnig, lqaea yebđa-t lebħer.

D amekkan-nni i isubben aṭas di Sardaigne. Yer yidaren-is, si lđiha nniđen ad yili yezzi-as-d lkaf arkelli, yettemcabi s waṭas yer wegnir, ssexdamen-t d asagen, yessawađ alami d ixxamen imezwura, syin yer-s d adewwer ameqran ger sin n yigadiren ielayanen, tiflugin timecṭaħ n yiseyyaden n talyane ney n sardes akked yal xemsetṭac, iraggen iqdimen id yessufuy i ixeddmn Ajaccio.

Yer udrar acebħan, annect-nni n yexxamen rnan-as temlel akter. Tbanen-d ammakken d ikantuyen n yefrax n lyaba icudden yer yeblađen, tettban-d yef tmuyli-agi yessewħacen anida ur ttruħun ula d iyrabuten. Ađu, ur yesteefuy, yesseeya lebħer, yessenququl errif-is ijmeē-d cwit n lehčic, yettruħu ger yigadiren, anida yessexsar akk ayen yellan yer yiram. Yttajad ikuftan yer lebħer, ttatafen-t yer trufan iberkanen yef yeblađen i yettawin yer akk lejwayeh lemwaji amaken d iftaten n yibeħnaq i d yulin sufella n waman.

Axxam n tağğalt n Saverini, yettwabnan yer lkaf-nni yeldi krađ n twaqi yer tmuyli-agi yessewħacen.

Tettidir dinna waħdes, aked mmi-s Antoine, aked teqjunt-nsen “Sémillante”, ayersiw ameqran ađeefan, s ucebub ayezfan aħercaw, seg žar n yiessasen n lmal. Yessexdam-it yilemzi-nni i syada.

Yiwet n tmeddit, mbeed yiwen umennuy, Antoine Saverini y-tt-wayder s tyita n ujenwi, s yur Nicolas Ravolati, i deg yiwen yid yerbeħ Sardaigne.

Mi d-as fkan i yemma-s tamyart tafekka n mmi-s, id as-d wwin yemsebriden, ur d tru ara, maca teqqim aṭas n lweqt teqqejmer ad t-tt-wali, syin akin, tezzel afus-is i kemcen yer tfekka, tregem-as ttar. Ur tebyi win a yeqqimen yid-s, tsekker-d tawwurt yef yiman-is teqqim sdat n tfekka aked teqjunt i yellan tesseglaf. Tesseglaf tyersiw-agı mebla aħbas, tbedd yer uđar n umetreh, aqerru tesbedd-it yer uselmad-is, aked tzeekukt terra-t ger yidarren-is. Ur tettemwiwil ara teyleb yemma-s, i yeknan tura yer tfekka, tiđ ur tħerrek, tettru s tsusmi t-tt-xemmim.

Ilemzi, yef uerur, yesla tabernust-is n ubeħnuq azuran i yeflan, yerna tcerreg deg idmaren. Yettban-d yettes, maca yeččur d idammen, yef tesdarit icergen iwakken ad t-id selken, yef tbedeit-is, yef udem-is, yef ifassen-is.

Negzen-d yidammen ula yer tamert-is aked ucebbub-is.

Tayemmat tamyart tebda ad as-thedder. S usferfec n ssut-agi, taqjunt tessusem.

Ruħ, ruħ, ttar-ik ad ak-d-yuyal, amectuħ-iw, aqcic-iw, mmi yettuyaden. Etes, e^es, ttar-ik ad ak-d-yuyal, tesliđ? d tayemmat i iřegmen! tettataf yal ass deg awal-is, tayemmat, tezriđ akken ilaq

Tekna yur-s s ttawil, tessuden-it-id.

Dya, Sémillante tuyal s uskeewew. Asuyu yezzifen mebla aħbas, teččerig aebbuđ, yessagaday.

Qqiment dinna, di snat, tameťtut aked tyersiwt, alami d sbeħ.

Antoine Saverini yettwamđel azekka-nni, uyalen ur tid ttadren ara di Bonifacio.

U d-yeğgi la gma-s wala arraw n leemum. Ula d yiwen wergaz ur yelli dinna iwakken ad d-yerr ttar. Yemma-s kan waħdes i yettxemmimen yef fel-as, d tamyart.

Si tama niđen, tettwali si tsebħit alami d tameddit yer wagaz amellal yef udrar. D taddert tamectuħt di Sarde, Longosardo, anida i ttalin yizufriyen imukrađen n corses, ttidiren waħd-nsen dinna, udem n yidurar-nsen, ttrağun lawan i deg ad uyalen, tuyalin yer d akessar. Tezra d akken di taddert-agi i yezufri Nikolas Ravolati.

Waħd-s, s teyzi n wass, teqqim yer ttaq, tettwali yer dinna, tett-xemmim yef ttar. Amek i txeddem mebla yiwen, d taėibant, qrib ad temmet? Maca tergem, teggul yef tfekka. Ur tezmir ad tett, ur tezmir ad terđu. D acu ara texdem? Ur teggan ara yakk deg-id, ur testeefay ur tt-ttthenni tassa-s, tettnadi s nmara. Taqjunt yer yiđarren-is tennuddem, tikwal treffed-d aqerru-is tsseglaf akin. Seg-mi aselmad-is ur yelli dinna, tsseglaf diyen s waťas, amaken ad-as-d yessawal, amzun rruħ n uyersiwnni mebla ma yfaq yesea ismekta, ur yezmir ad ten-yettu.

Deg yiwen yiđ, mi tella Sémillante tsseglaf, yiwet n dqiqa tusa-as-d tekti d taferkit, ad d terr ttar, d tikti iweeren, tmeyzit alami d sbaħ, syin yer-s, tekker akken yuli wass truħ yer

l'égglise tezzul yef ulemsir tekrunti zdat rebbi, tett-ħellil-it ad t-ieiwen, ad yili yid-s, ad as yefk i tfekka-s yehtutin tazmert i ilaqen iwakken ad d-terr ttar i mmi-s.

Mbeed tekcem-d. Tesea deg ufrag tibetit d taqdimt, tjemmee deg-s aman n ugeffur, teqleb-it, tesnyel-it, tessantat yer lqaea s tgusa aked yebladen, mbeed tcud Semillante yer texxamt-nni mbeđ tekcem.

Tura tleħħu mebla asteefu di texxamt-is, tiť-is ur tent-id tekkis ara si tiyilt n Sardaigne. Dinna i yella umenyay.

Tajunt, teyzi n wass d teyzi n yiđ tesseglať. Tamyart di sbaħ, ad as-tawi aman di tcebcaťt, maca ur d-as trennu ara ayen nniđen, la leħrira la ayrum.

Ieedda wass nniđen. Sémillante, tenzef, tettes. Azekka-nni, allen-is tmecēalent, s yinzaden izuranen, tjebbed-d snesla issi-tcud s yakk tazmert-is.

Tamyart ur d-as tefki diyen acemma akken ad tecc. Ayersiw, tuyal tessed, tesseglať s yiwen n ssut iqqelwec. Iđ nniđen diyen ieedda.

Yuli wass, tayemmat Saverini truħ yer unarag tđelb-as ad as yefk snat n tmeqqunin n usayur. Teddem-d llebsa taqdimt n wergaz-is, mbeed teccur-iten d asayur iwakken ad texdem tafekka n wemdan.

Truħ teššerša tagust, sdat texxamt n Sémillante, tcud tafekka-agi nnig-s tesbedd-it dinna, tessufey-d aqerru s usexdem n tyemmust n llebsa taqdimt.

Tajunt, texlee, mi twala argaz-agi nusayur ad tessusem, yes akken tegzem si laz.

Tamyart truħ ad d-tay yer ugezzar tuy-d aħedruc ameqqran n weksum aberkan. Tekcem yer wexxam, tecēel timest s yesyaren deg ufrag, zdat texxamt n teqjunt, tezza aksum-nni ines. Sémillante, s tselbi, tejjellib, ikuftan allen-is ur tent-id tett-akkas ara yef ukanaf, anida abbu ikcem alami d aeabbuđ-is.

Syin akin tayemmat tdewwer-it yef uēenqiq n lexyal-nni. Teqqim ačal ad teččudu iwakken ad tezdem fell-as. Mi tekfa, tserreħ-as-d i teqjunt.

Tjelleb yiwen ubrid, Ayersiw yewweđ yer tmegreť n weknar ma d idarren yef tuyat-is, tebda ad t-ccerig. Tesseyli-d yehder si tgemrawt-ines yer yiles-is, s yin akin ad teawed seg

ubrid amezwaru, tger uqlan-is dixel n yimurar tekkes-d kra n tħedrin n wuċċi, tawed teyli-d, tawed tĵelleb, teşşed. Tekkes-d udem-is s tiyita timeqqrarin s wuglan-is, tekkes-d timegreġ-is yerkelli.

Tamyart eqqejmer rnu yers tessusem, tettwali, allen-is ceelen, syin akin tcudd ayersiw-is, tunef-as diyen i laz sin wussan, teawed-as alaymu-agi aberrani.

Di kraġ n wayyuren, tessay-as tannumi s yimenyi-agi, ucci n wusenti n wuglan. Tura ur t-t-eċċudu ara, maca mi tesyal yer weknar.

Teshefed-as amek ara tesseyres, ad t-sqemqem, mebla ma yella wuċċi di tmegreġ-is, tettak-as-t d aneggaru, amzun d araz, akanaf yezzan i nettat.

Akken ara twali argaz-nni, Sémillante ad t-tt-ergigi, syin yer-s ad tdewwer allen-is yer tselmadt-is, id as-iægden: “Ruh” s yiwen n ssut yetteffiren, s werfad n uġad-is.

Mi tezref yewġ-d wakud, tayemmat Saverini, iruħ ad tesqerr, yenna ad tesselyu deg yiwen wacer sbaħ s lħir d unecraħ, syin akin truħ telsa llebsa n yergazen, cergen, tettak anzi i wemyar azawali, telħa aked yiwen useyyad n sarde, i t-yessawġen, tedda teqjunt-is, yer tama nniġen n lxenga.

Tesea dixel n ucekkar n uxican, Aħedruc ameqqran n ukanaf. Sémillante ulac acu teċċa sin wussan. Tamettut tamyart, mi teqqim, teqqim ad as texdem ad resriħ uċċi ad t-tesqed.

Kecmen-t yer Longosardo. La tleħu di Cors s usħrejdel. Truħ yer yiwen ukuwwac testeġsa yef uxxam n Nicolas Ravolati. Yuyal yer yixeddim-ines aqdim, d aminwizyi.

- Tamyart tnerrez tawwurt, tessawel-as:
- Aaa Nicolas!
- Akken id i dewwer, tserreh-as i tqejunt-is, tægged:
- Ruh, ruħ, Sqemqem, sqemqem!

Ayersiw s tselbi yeẓdem, yettef timgreġ. Argaz yezzel ifassen, iħmez-it, yettegliliz di lqaea. Eddant kra n twinasin, layzelleg yekkat lqaea s yiġarren-is, syin yer-s yeqqejmer, deg akud i deg Sémillant tekkes-as-d timegreġ-ines id tekkes d tacermiqt.

Sin n yinaragen, qqimen yer tewwura-n sen, tmektayen-d akken iwata, walan yeffey-d yiw en wemyar azawali aked yiw en weqjun aberkan d ajyayad i yellan itett, ilehhu, tayawsa d taqehwit id as yefka uselmad-ines.

Tamyart, tameddit, tuyal-d s axxam-is. Tettes akken iwata id-nni.

Amecţuḥ

Lemonnier yeḡḡel yettidir aked mmi-s. Yella iḥemmel s tselbi tameţţut-is, s leḥmala tameqqrant enect ilat, mebla eeyyu, yakk akud n tudert ideg ellan akken. Yella d argaz leali, yesea lhiba, d amrađi, d amrađi aţas, d amaglay, mebla acqirrew aked txidest.

Asmi yuḡal iḥemmel yiwet n tnagrayt i yellan d tazawalit, idleb-it i zwaḡ syin akin yuy-it. Ixeddem tanzut n yibeḥnaq, d ankelwi ddeqs, yetḥelli-d aţas n yidrimen yerna ur yesei eccek ula d yiwet n twinast iwakken ur tqebbel ara tlemzīt-nni.

Dya terrat yennecraḥ. Hala nettat i yettwali deg umađal, yett-xemmim kan yef fel-as, yettwali-t mebla eeyyu s wallen n win it-iḥemmlen amakken ieebed-it. Deg akud n wucci yettaeraq deg mukan, ur d yettakkas ara tamuylis seg udem n teezizt-is, yessureg aqicem daxel n tdebsit ma d aman daxel n tcebcaqt n tisent, dya ad yebdu ad yettađsa amzun d llufan, yetteawad-as-d:

- Hemley-kem aţas, twalad, annect-a yeḡḡayi ad xedmey aţas n txidas.

Ad as-d tecmumeḥ, s uthedden aked d şşber, syin akin ad t-dewwer allen-is amzun tettuceggeb si leḥmala n wergaz-is, tettaerađ ad tid tesseder, yef ayen yebya, maca yettef-as afus-is yef ttabla, yunef-as deg ayla-s yestemtum

- Tamecţuḥt-iw Jeanne, taezizt-iw tamecţuḥt Jeanne!

Ur turḡi ara dya tenna-as

- Elḥun, anwali, irzin; ečč teḡḡed-iyi ad ččay

Yegr-d ennehta syin yer-s ikkes-d seg uyrum, i layteffez s ttawil.

Di semmus n yiseggasen, ur sein ara dderya. Dya di dqiqa tuḡal s tadist, d tumert yeshetrifayen. Ur t-yeḡḡi ara akk di tallit i deg tella s tadist, yif taxeddamt-is, d taxeddamt tamyart i tid yessekren, thedder deg uxxam s leeyađ, tikwal yessufuy-it iyelleq-d tawwurt iwakken ad t-yehres ad tbeddel abehri.

Ycud tiddukla iḡehden akked yiwen yilemzi, d win i yesnen tameţţut-is seg asmi tella d tagrudt, yella ddaw n uqeḗru n unaray n Préfecture. M.Duretour itett krađ n tikkal deg yimallas yer M.Lemonnier, yettawi-d i jeḡḡigen i massa, diyen tikwal taxxamt n umezgun, rnu yer-s swaţas deg usegri, argaz-agi leali Lemonnier yett-xemmim ieeḡed-d s udewwer yer tmeţţut-is:

- Aked terfiqt n ddunit am kem akked umeddakel am netta, aqlay ngerrez deg umaḍal. Tewweḍ leefu n Rebbi mi tella ad d-tettarew. Yebya ad yernu yer-s

Maca tamuylī n lufan yefka-as-d tabyest; d yiwen n umecṭuḥ yekrurmen i yellan yettru.

Iḥemmel-it leḥmala terummes yerna s tneggist d yiwet n leḥmala ihelken anida id yegra usmekti n tmettant, maca anida i tyawsa s yur tmeṭṭut-is. Seg uksum n tmeṭṭut-is, tayti-is t-tt-kemmil. Yella d agrud-agi, tudert-is teyli-d dixel n tfekka nniḍen truḥ iwakken ad d-yili netta. Diyen ababat yessudun-it s wurrif. Maca dayen yenya-t wegrud-agi, yuker tillin-agi yelhan, yečča-t yeswa amur-is n tudert. Syin yer-s M.Lemonnier yseres mmi-s di dduḥ, syin akin yeqqim tama-s yett-eawad-as tamuylī. Yeqqim dinna isaragen aked yisaragen ad t-yettwali, yett-ḥulfu s wagim n tyawsiwin yesnuynayen ney tid n leḥlu. Dya imi yettes umecṭuḥ, yezzel yef udem syin yer-s yettru.

Agrud yettimyur, Ababat ur yezmir ara ad yesēddi asrag mebla-yes-s, yeddewir yef fel-as, yettawi-t ad iḥewwes, yeslusuy-as netta s timmad-is, yessirid-as, yettak-as ad yečč. Ameddakel-is, M.Duretour, ula d netta y-tt-ban-d yetteuzzu aqcic-agi, s tasa i sean yimawlan. Yettaḡat ad t-yesḡelleb ger yifassen-is, yettarat yceṭṭeḥ aṭas n wakud am uēewdiw yef yiwet n tgecrirt. Dya, Iqleb-it yef tgecrar-is, yerfed-as ijufar-is, yessudun-it seg meṣṣaden-is, akd yiḍarren-is. M.Lemounier, yennecraḥ, yestewtiw:

- D aqmamas, d aqmamas!

Syin yer-s M.Duretour yehmez aqcic-nni, yeskakkeḍ-it di tmegreṭ-is s clayem-is.

Hala, Céleste, Taxeddamt tamyart, tettban-d ur tessei tassa yer ugrud-nni. Treffu seg urar-nsen, tett-ban-d t-tt-kukru ferru seg uḥmaz n sin yergazen-nni. Tēggeḍ-d:

- Tzemreḍ ad d-tessekred agrud akka! Ad d-tessufyem ibki leali.

Eddan diyen yiseggasen, Jean yewweḍ tza n yiseggasen. Yessen ad iyer ciṭaḥ-kan, imi-it snefcen, xeddmn-as akk ayen yebya, yesēa aqerruy-is yeqqur, yerna yesēa nmara, yeṣṣeḍ. Ababat yal ass yettaḡat ad yexdem ayen yebya.

M.Duretour, yettay-d, yessawaḍ-d mebla eeyyu ayen issi ayurar, d wayen id as-d yeḍleb umecṭuḥ, yeceččay-as tizidanin akked leḥlawat.

- Céleste imir-nni tattakkas-as-tent, tetteggid:

D l̄ar a mass d l̄ar. Latxeddmed tawayit i llufan-agi, tawayit-is, tesliḍ. Maca ilaq ad ifak akk waya; ih; ih; ad ifak, ad awen-tid qqarey, řegmey awen, yerna aya ur yett̄et̄il ara.

- M.Lemonnier yerra-as-d s wecmumeh:

Acu i tebyiḍ a yelli? řemley-t aṭas, ur ssiney ara ad řfey iman-iw seg-s, ilaq ula d kem ad teddmed tanuba-m.

Jean yella d uj̄jix, yehlek citaḥ. Amejjay yufa-d xussen-t yidammen, yenna-asen d akken ilaq ad yečč ayen yes̄ean uzzal, aksum azeggay aked uskaf.

Maca amecṭuḥ i řemmel řala tizidanin, yerna yettagi akk tagella niḍen, syin řer-s ababat, yuyes, yeččur-it s les tartes s ufrar akked l'ŗclair̄s s ccikula.

Yiwet n tmeddit qqimen řer řṭabla weḥd-n̄sen, Cŗleste tewwi-d taqdirt tettkel, d ayen i ur tuy ara tannumi txeddem-it. Tekkes-as ayummu-is tger ayenḡa řer tlemmast, syin řer-s tenna-d:

- Ha-tan useqqi, amakken ur d awen-tid xdimey ara uqbel, ilaq ad yečč umecṭuḥ, abrid aki.

M.Lemonnier, yuggad, yessub aqerruy-is. Iwala dakken aya ur iteddu ara s ayen igerzen.

Cŗleste teddem taḍbsit-is, teččur-it s timmad-is, tsers-it zdat-s.

- Imir īereḍ-it syin řer-s yenna-d:

- Ack-it.

Ihi taxeddamt teddmed taḍbsit n umecṭuḥ, tessureg-as tařenḡawt yeččuren d acrab. Dya tuyal-d řer deffir s sin isurrifen, tettraḡu.

Jean yesfuḥ-it, yessuz-d taḍbsit yexdem-d "wah" s uyunfu. Cŗleste tuyal d tawrayt, tuz s tyawla, tger-as tařenḡawt, teskecem-as-t s lḡehd, teččur, řer yimi yellin cwit̄ n weqcic.

Yettwaxneq, yettusu, yentez, yessusuf, yerna yett̄eggiḍ yeddem-d lkas-is yewwet s-yess taxeddamt. Iḡuza-t řer ūebbuḍ-is. Ihi s ukuferr, yetṭef-it ddaw teyrut̄-is tassufey-as-d aqerru-is, tettak-as tiřenḡawin n wacran tin deffir tayed̄ teeddint di tmegreṭ-is. Yerra tent-id akk, yekkat iḍarren-is, yeddewwir, yekkat ifassen-is, yuḡal d azeggay amakken qrib ad yemmet, yettwaxneq.

Ababat, ur yembawel ara, yeqqim kan akken yewhem. Dya, deqzella, yuzzel s uḥernun d wurfan, yettef taxeddamt-is si tmegret i dehm-it yer lḥid. Yesqewqiw

- Effey!... effey!... effey!... teryel!

Maca, nettat, s yiwen uhuzzu, tdegger-it, acebbub-is ur yeḡeid ara, tacacit deg uerur-is, allen-is fyent-d, tsuy-d:

- Acu i-k-yuyen, aniḡ d tallit? tebyid ad tennayed yidi acku fkiḡ-as ad yečč acrab i weqcic agi ara tenyem s usnefec!...

- Yawed-d, yettergigi seg qarru alama d idarren:

- Effey!... ruḡ... ruḡ, teryel!...

- Ihi, settawil, tezzi-d yeḡ fel-as, allen deg allen, tayect tettergigi:

- Eh!... tadedde... teuddeḡ ad iyi tesnirteḡ akka, nekk, nekk?... Eh! maca ala... yerna i wumi, i wumi... i bu txidas-agi ur nelli d ayla-k... ala... maci d ayla-k!... ala... maci d ayla-k!... maci d aylak! maci d ayla-k!...

Zran akk, ḡala kččini... nin-as i wgezzar, iw kewwac, yakk, yakk.

Tesqawqiw, texneq seg urfan; dya tessusem, t tt-wali-t.

Yeqqejmer, yerfa, iyallen-is terigin. Kra n twinasin, yesqewqew-d s tayect yexsin, t-tt-ergigi, anida id sberqen yiḡulfan yelhan:

- Ad d-teqqareḡ? ... Ad d-teqqareḡ? ... Acu i la-d-teqqareḡ?

Tessusem, tugad seg udem-is. Yexdem diyen aqeddim, yetteawad-as-d:

- Ad d-teqqareḡ? ... Acu i la-d-teqqareḡ?

- Ihi, terra-as-d s tayect yethednen.

- Ad d-qqareḡ ayen izriḡ, d ayen itezra akk ddunit.

Irfed ifassen-is di sin, ideqqr-iten yeḡ fel-as s leḡmeq n uyersiḡ, yeereḡ ad t-yenfeḡ. Maca tella d tuqsiḡt ḡas ma d tamḡart yerna d taxfifant. Ad as-t-tt-eḡnuccuḡ si ger yiḡallen-is, tettazzal teddewwir yeḡ eḡḡabla, ddeqzella tuyal terfa, teeggeḡ-d:

- Wali-t, wali-t ihi, d lḡayca i tellid, ma yella ur as-yeččabi ara i M.Duretour, maca wali anzaren-is akked wallen-is, akka i teseid allen ik? ayenjur? aked d ucebbub, akka i ten-tesea ula d nettat? ad aked qqareḡ imdanen akk zran-t, imdanen akk, ḡala keččini, d aekki n teḡremt! wali-t...

Teedda zdat tewwurt, teldit dya truḡ.

Jean, yexlee, yeqqejmer, zdat n tdebsit-is n uskaf.

Leedda usrag seg akud, tuyal-d, s ttawil iwakken ad twali. Amectuḥ yesqemqem akk tizidanin, akompotier akked win n tfiras s esker, tura laytett s tcebcaqt n lmeejun s tyenḡawt-is.

Ababat yella yeffey.

Céleste teddem aqcic, tessudun-it, s yisurifen yessusmen, tewwi-t yer texxamt-is, syin yer-s tessegn-it. Tuyal yer texxamt n wučči, tekkes eṭṭabla, tesseqeed akk liḡala, tettuceggeb aṭas.

Ur tsell ula d yiwen n dderz deg uxxam, ula d yiwen. Truḥ tesselseq amezzuḡ-is di tewwurt n waḡḡaf-ines. ur ixeddem ula d yiwen umussu. Tessers tiṭ-is yer tṭuṭuct n tewwurt. Yella yettaru, yerna yettban-d yerked.

Ihi tuyal ad teqqim di temnawelt, iwakken ad tili tewjed di yal tagnit, acku tcum lḡaḡa.

Tetṭes yef ukersi, ur d tekkir ara alami yuli wass.

Tseyeq-d, akken i tuy tannumi yal tasebḡit, tfreḡ-d, tesfeḡ aḡebbar, leḡwayeh n tam n sbaḡ, thegga-d lqahwa n M.Lemonnier.

maca, tekukra ad as-t-tawi i waḡḡaf-ines acku ur terzri ara amek ara t-id-iqabel, dḡa turḡa ad as-d-yezzenzen. Ur-d yezzenzen ara. Tṭza deg usrag, diḡen mraw seg usrag eeddant.

Céleste, tewhem, thegga-d essinya dḡa tleḡḡu, ul-is yekkat. Teḡbes zdat n tewwurt, tsell. Ulac acu yemwawlen. tesqerbeb, ur d ased yettarra ara awal.Ihi tjemeed akk tabḡest-ines, teldi-d tekcem, syin yer-s tsuḡ-d tserreḡ-as i ymekli i yellan ger yifassen-is.

M.Lemonnier, yeeluleq di tlemmast n texxamt-is timegreṭ-is uyeffus ur tettemwiwil ara, teḡli-d yer tagnit. Tazelmaṭ teqqim deg ḡar. Akersi yeqlab i dewwer alami d ametreḡ.

Céleste, yeffey-it leeqel, terwel s usuḡu. Akk inaragen uzlen-d. Amejjay yufa-d tamettant teḡdra-d tnaṡfa n yid.

Yiwet n tebrat i M.Duretour, d tin i yufan yef eṭṭabla n winna yenḡan iman-is. Tella deg-s yiwet n tefyirt kan: “ Ad ak-anfey yerna ad ak-ḡḡey amectuḡ”

Di talwit

Sin yemdukal kfan imensi. Si ttaq n lqahwa walan abrid yeččur d imdanen. Hulfan i wsuđu yemmuzeylen i ieddin yettazal di lpari seg tizeť n wuđan n csetwa, dya reŕden aqerruy-nsen yer wid yettaeddayen daya id asen-d yefkan lebyi iwakken ad ruđen, ad eeddin yer dinna, ur nezri anida, ddaw n yiferrawen, syin yer-s ttargun isaffen i wumi yefka tya wayyur, yef tbeucin yettemceenilen akked uwaqqur.

Yiwen seg-sen, Henri Simon, yenna-d s nnehta talqayant:

- Eh! attuyaley d amyar. D ayilif. Tikwal, di tmeddiyin am tigi, tt-hulfuy i wkehrir di tfekka-w. Assa ur tt-hulfuy ula i wacemma ħala i nndama. Tudert t-teddu s lemyawla!

Yella d azuran cwitaħ, ad yili d amyar n ukkuzet n tmerwin d semmus yerna d aferđas.

Wayeđ, Pierre Carnier, d ameqqran ugar, maca d ađeefan ugar ernu yer-s xfif-it yidammen-is ugar, yenna-d:

- Nekk, a yaeziz-iw, imyurey mebla ma faqey akk. Elliy yal ass, nnecraħey, d acrayħi, d uzmir aked wayen nniđen.

Maca, imi inettwali yal ass yer lemri, ur nettwali ara i tnudda ad tett-fak, acku yetqel d alugan yerna yettbeddil udem s ttawil, abeddel-nni akk ur sen-t-hulfu ara. Yef aya kan i ur nettmattat ara seg ukuffir mbeed sin ney krađ kan n yiseggasen n usenger. Acku ur nezmir ad ten neuz. Iwakken ad asen tegređ tamawt, ilaq ad teqqimeđ semmus n wayyuren mebla ma twalađ udem-ik -Uh! Dya kra n tiyita?

D tlawin, a yaeziz-iw, aħal iyi tyiđent msakit. Anecraħ-nsent akk, tazmert-nsent akk, tudert nsent akk attan di tehuski-nsent i yettyimin mraw n yiseggasen.

- Ihi, nekk, imyurey mebla ma faqey, yerna qrib euddey iman-iw d ilemzi yas ma aqli qrib semmuset n temrawin n yiseggasen. Ur thulfuy ula i yiwen n lexsas si yal tama, ruħey nnecraħey yerna thedney.
- Iban-iyi-d si tenhawt i yid yusan cyel d tamrađit yerna tessagad id isubben yef fel-i qrib n seddis n wayyuren aya... Dya ewwi-y amur-iw.
- Elliy ħemley aťas, am yekk irgazen, maca iyiwen ubrid d tagejdant.

- Emlaley-t-id yef yiri n lebher di Etretrat, ha-tan tamiwin n sin d mraw n yiseggasen, cwit mbeed ettrad.

Ulac acu irekden am teflist-agi sbeḥ deg akud n ucucef. Damecṭuḥ idewwer am tsemirt, ezzin as-d yigudar ielayanen icebḥanen yeflan iwumi ineqqar tiwwura, yiwen anect ila-t yezzel tagecirt-is tameqrant di lebher, wayeḍ si zdat yeqummec yerna d adewwar, yeččabi iwnejmue n tlawin, yetthukku yef uqmiḍ ayezfan i iyummen s tebḥirt n uweddec, aya akk deg yeblaḍen-agi elayen. Itij yewwet-d yef tqiḍunin, yef yakk ssiwanat yettaran itij, ^yef lebher s ujenjar i imalen yer uzegzaw, aya akk d ayen yesnecraḥen, yecbeḥ, yettecmumuḥ seg allen. D neqqim akk deg aman, yerna nettwali tid yetteummun, ttubbunt-d yummen-t s upinwar i ttakkasent, mi ara kecment yer lebher, s yiwen usurrif yesseḥbas-itent-id tikwal acirrew n usemmeḍ ack-it s cwit ukuffir.

Ccwit i yettafen iman-nsen deg ucucef-agi.

Dagi i-tent nett-meyyiz, si tefdent alami d aqerru, tufya s waṭas yeskaray-d imehzal, yas ma aman n lebher yettewan aksum aleqqaq.

Abrid amezwaru ideg walay tilemzit-agi, ferḥey yerna tewwi-id. Tetṭef iman-is. Yerna ellan wudmawen keččmen yer wul si tmuyli tamezwarut. Yettban-d ufiy tameṭṭut i yef d-luley i wakken ad t-iḥmiley. Ḥulfay i iḥulfan-agi.

Sbegney-d iman-iw arna tt-waqqsey amakken lemer iyiteḍra uqbel. Tesdegdeg-iyi ul-iw. D tayawsa yessagaden yerna acek-it ma d k-teymer tmeṭṭut. Ammakken d ccwal yerna deg yiwen wakud d annecraḥ ur nettwaman.

Tamuyli-s, acmumeḥ-ines, acebbub-is mi ara tyawi waḍu ad d yesban timegreḍt-is, yakk ijerriden-nni imecṭaḥ i yellan deg udem-is, am wiwel amecṭuḥ n yijerriden-agi, yesnecraḥay-iyi, yessenḥewwal-iyi, yeslubuy-iyi. Tejbed-iyi s usyal-ines akked lexdayem-is, ula si llebsa-nni i tella telsa, tettawi leeqel. Ebyiy ad waliy amendil-is yef uraku, ilemḍad-ines ttudeqqren yef ukersi. Ttbanent-iyi-d tkessiwin-ines ulac tid id-ten-t yettaken anzi. Ulac win yesan lemḍellat i tessa.

Tella tercel, maca argaz-is yett-ruḥu-d yal sed yettuḥal deg ass n arim. Yettajayi ur yeclie ara. Ur elliy ara ttamney akk, ur zriy ayyer, ulac win iyi-d yett-banen ur yesei ara tixutert di tudert, ulac acu i wumi igrey tamawt am wergaz-agi.

Açhal i t-ħemley! D waçhal i tella tecbeħ, terrured yerna d tilemžit, d temži, tasrifa akked tehuski diyen. Leemer i ħulfay am akka, d akken tametüt d anuddur i cebħen, temgarad yef tiyađ, d taleqqaqt, teččur d sser. Leemer i fhimey acu i icebħen yejebbid-d di lħenk, deg umwiwel n ucenfir, deg uđebbeq n umezzuy amecıuħ, deg anzaren.

Aya yeqqim krađ n wayyuren, mbeed ruħey yer l'Amérique, ul-iw yebđa s tayest. Mca teqqim-d tesmekta-ines deg-i tegumma ad tetixxer. Tewwi-iyi seg aggug-is, iyi tewwi si tama-s. Eddan yiseggasen. Ur zmirey ara ad t-tuy. Tugna-ines tamesrart teqqim zdat wallen-iw akked wul-iw. Aked umesmullu inu yeqqim-as d amekdi, amesmullu yersen, tura, d tağawsa seg yesmektan i iħemley seg ayen id mlaley i icebħen aħas yerna ijbed-iyi yur-s di tudert.

Sin d mraw d cwit di tudert n wergaz! Ur d asen netħulfu ara amek i t-ēddayen! tt-ēddin yiseggasen win deffir wayeđ ezzay-it yerna s tyawla, yal yiwen yezzif yerna ikeffu zik! rennun-d s tyawla, ttağğan-d cwit n later deffir-sen, ttruħun akk mi d ndewwer iwakken ad nwali akud i seg id needda ur nettwali acemma, yerna ur nfehem ara amek inuğal d imyaren.

Itt-ban-iyi-d ammakken d kra n wayyuren iy-iferqen yef tsemhut-agi yelhan yef uweddec n Etretat.

Di tefsut ruħey cciy-d imensi aneggaru yer yemdukal-iw di Maisons-Laffitte.

Deg wakud anida truħ tmacint, yiwet n tmetüt tazurant tuli-d yer texxamt ideg elli, eddant-d yid-s ukkuž n teħdayin timecħaħ. Degrey tiğ-iw yer tyemmat-agi, d tileft anect ilat, tdewwer akked wudem adewwar yezzi-as-d lemđella.

Tesnuffus s lğehd, tlehet imi telħa s tyawla. Ma d tullas bdant sqeđrucent. Eldiy-d aymis, bdiy laqqarey.

Akken id needda si Asnières, mi d iyi-d tenna tmaragt-iw, ddeqzella:

- Suref-iyi a mass, keččini maci d mass Carnier?
- Ih a massa.

Dya tebda tettadša, tađsa yennecraħen n tmetüt lēali yexleđ aked umyillef.

- Ur d iyi-d teeqileđ ara?
- Kukray. Yella wanida walay udem-agi, maca anida? melmi?, erriy-as-d:

- Ih... d wala..... sney kem mebla ecck, ur zmirey ara ad-d afey isem-im.
- Tuyal d tazewwayt cwiṭ.
- Massa Julie Lefèvre.
- Leemer iyi-d tusa tiyita am tinna, deg yiwet n tasint i ban-iyi-d amakken kullec yekfa! Hulfay d akken ellint-d wallen-iw yerna ad afey tiyawsiwin yessagaden yerna ssexlaent.
- Tella d nettat! d tameṭṭut-agi tabelbult nettat?

Yerna seg asmi ur twalay ara, tesa-d ukkuḥ , teḥdayin-agi. Yerna wehmey di tullas-nni timectaḥ annect iwehmey di yemma tsent s timmad-is. Efyent-d seg-s, uyalent d timeqqranin, ewwint amekkan nsent di tudert, wammag ur sent xdim amiḍan, nettat, tikunt-agi n tmelle tecbeḥ. Twalay-t idelli, yerna mazal-it tettban-iyi-d akka! yezmer waya ad yeḍru? Yiwen weqraḥ amenjur yettef ul-iw akked umenkir mgal ugama, yiwen wurrif ur iqebbel wallay, mgal n ccyel-agi amḥacar yettḥuddun.

Walayt wehmey, mbeed tfeḥ-d afus-is, ččurent-d wallen-iw d imetteḥawen, ruḥ-d yeḥ temzi-s, ruḥ yeḥ tmettant-is. Acku ur ssiney ara akk tameṭṭut-agi tabelbult.

Mwawlen iḥulfan-is ula d nettat, tesqewqiw:

- Beddley aṭas, niy? Acu i tebyiḍ aya akk yetteeddi.

Twalaḍ, aqli uyalay d tayemmat, d tayemmat kan, d tayemmat leali. Di talwit i wayen id yeggran, yekfa. Eh! Xmmey d akken ur d iyi-d tettaeqaleḍ ara, mayella nemlal. Ula d keččini, dya aqlikin tbeddled; yella ylaq-iyi cwiṭ n wakud iwakken ur yelḍey ara.

Tuylaḍ d acebḥan. Yettxemmim. Sin d mraw n yiseggasen eeddan! Sin d mraw! Yelli tameqqrant tessawed mraw n yiseggasen.

Walay taruḍt, ufiy deg-s tayawsa si sser i tesa yemma-s aḥal aya, maca diyen tella tyawsa ur d-as truḥ ara. Ma d tudert tban-iyi-d tettyawal am tmacint mi ara teeddi.

Newḍed yer Maisons-Lffite. Ssudney afus n terfiqt-iw taqdimt. ulac acu id ufiy iwakken ad as-tiniy ḥala aflue yess. Elliy ad d-hedrey.

Tameddit, deg uxxam-iw waḥdi, eetteley twaliy iman-iw yer lemri, eetteley aṭas. Dya mmektay-d amek illiy mi-d mmektay ačamar-iw aqehwi, akked ucebbub aberkan, akked wudem-iw mi elliy mezziyey. tura uyalay d amyar. Di talwit.

Conclusion Générale

En clôture de mon travail, j'ai trouvé que la traduction n'était pas aussi facile comme il me semblait au début, c'est une expérience qui a été particulière malgré tous les obstacles que j'ai vécu qui ont été un défi pour moi pour accomplir mon travail, je cite parmi eux la difficulté d'expression.

Ce qui concerne la forme des paragraphes, dans le texte cible elle n'est pas toujours la même avec le texte original, il y a des lieux où son contour est similaire, il y a où le paragraphe est long dans le premier texte mais dans le deuxième il soit court ou bien le contraire ; tous ça à cause de la construction des phrases dans les deux différentes langues, mais aussi pour traduire il faut garder leurs sens parce que c'est l'élément le plus essentiel, c'est pour sa la phrase peu se transformer en un seul mot et le mot aussi devient une phrase. Au cours de mon travail j'ai tombé sur des synonymes quand l'auteur fait la description mais dans la langue cible il y a un seul mot qui le renvoi, il y a des lieux où je change le placement des phrases, aussi l'apparition des néologismes, et sans oublier la différence culturel car elle joue un rôle qui est trais important.

J'ai essayé de traduire de ma propre façon en transmettant fidèlement le sens de cinq contes de Guy de Maupassant qui sont : la parure, l'ivrogne, une vendetta, le petit, adieu. De l'ouvrage « Contes du jour et de la nuit ». Elles sont destinées pour tous les citoyens kabyle, quand quiconque lie ou entend ces histoire il peut les comprendre. J'ai intégré quelque nouveaux mots avec les mots qu'il connait il aimerait les connaître. J'ai dû de faire mon mieux et j'invite pour traduire d'autres histoires et d'autres livres pour améliorer notre langue.

Bibliographie

Références bibliographique

1. Ouvrage:

1.1 MOUNIN GEORGES, « Les problèmes théoriques de la traduction », Paris, Gallimard, 1963.

1.2 LADMIRAL JEAN RENI, « Traduire : Théorèmes pour la traduction », Paris, Payot, 1979.

1.3 NAIT ZERRAD KAMEL, « Lexique religieux berbère et néologie »

1.4 SAID CHEMAKH, « La traduction vers le berbère de kabylie : état des lieux et critiques », IRCAM, Rabat, 2005.

2. Dictionnaire :

2.1 KARIM CHERIFE, « Lexique Amawal- Français- Tamaziyt- Arabe », ed : Richa Elsam, 2015.

2.2 J.M. DALLET, « Dictionnaire français-kabyle », Paris, Selaï, 1985.

3. Sites :

<https://www.intertranslations.fr/les-differents-types-de-traduction/amp/> Le 11/04/2023

<https://www.erudit.org/en/journals/ttr/1995-v8-n1-ttr1482/037203ar.pdf> Le 11/04/2023

<https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/1995-v8-n1-ttr1482/037203ar> Le 13/04/2023

<https://cte.univ-setif2.dz/moodle/mod/book/tool/print/index.php?id=1940> Le 13/04/2023

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Guy-de-Maupassant> Le 19/04/2023

Annexes

Annexe 1

Agzul s tmaziyt:

Deg ukatay-agi, ferney ad geɣ tasuqilt imi walay t-tt-hbibir ɣef tutlayt, rnu ɣer-s tesnernay-it; dya eerdɣ ad xedmey tasuqilt ara fehmen akk yemdanen iqbayliyen s umata, ad rnun ad lemden awalen imaynuten.

Deg ukatay-agi ssuqley-d semmus n tmucuha seg udlis “Contes du jour et de la nuit” id yessufey umyaru arumi Guy de Maupassant.

Akatay-agi yebɗa d iħricen:

Bdiy-d stezwert tamatut: Anida id mmeslayey ɣef tutlayt s umata, aked wachal n tutlayin i yellan deg umaɗal, syin ɣer-s afran n usentel anida id nniy d akken ad ferney tasuqilt rniy-d tamukrist, aked turdiwin anida id fkiy ayeen i izemren ad t-id magrey mi ara xedmey tasuqilt, aked ubeddel ad d-yilin deg idrisen mi ara sseħbibrey ɣef unamek, rnu ɣer-s tikli ara ɗefrey.

Syin ɣer-s ad d-yas weħric amenzu anida it-bdiy s tbadut n tsuqilt id fkan yimusnawen, fkiy-d diyen annawen n tsuqilt:

tasuqilt timidist akked tsuqilt n wegbur.

tayulin n tsuqilt: Tasuqilt taseklant. Tasuqilt tatiknikt. Tasuqilt tabdelt. Tasuqilt n ugutu. Tasuqilt n tezmert. Tasuqilt tadelsant. Tasuqilt n tenzut. Tasuqilt n tujya akked tsuqilt n tanessufart.

Syin ɣer-s mmeslayey-d ɣef umezruy n tsuqilt, d wadeg n tlatit-is i yellan di turk, mi t-kfiy xedmey-d amezruy n tsuqilt ɣer teqbaylit bedrey-d ula d kra n leqdicat n yemnadiyen iwumi ur d tegri tmerit-nsen id ufiy deg udlis n AIT ZERRAD K. mayella d leqdicat id ibanen ksey-d kra seg udlis id yexdem mass SAID CHEMAKH.

Deg uħic wis ssin eerdɣ ad xedmey tasuqilt n semmus n tmucuha id yexdem Guy de Maupassant, d tigi id timucuha:

- 1- La parure: “Tayuni” mi t-teyriɗ ad d-tegzuɗ d akken tudert-ik tezmer ad t-beddel tyawsa tamectuht.
- 2- L’ivrogne: “Asekran” mi t-teyriɗ ad d-tegzuɗ sani tezmer tissit ad tessiweɗ amdan.

- 3- Une vendetta: “Ttar” atas i yezmer umdan ad d-yegzu seg-s umdan maca nek walay deg-s amdan mayella yesæa tihrci, ula mayella ur yesæi ara tazmert lebyi-s ad t-yawed.
- 4- Le petit: “Amecṭuḥ” ayen yellan di tmacahut-agi d ayen id yewḍen yer tmetti-nney d yiwet si tmentilin y tt-ağan amdan ad yenṭ iman-is.
- 5- Adieu: “Di talwit” d tamacahut id yessebganen abeddel i y tt-beddil umdan mi ara yiwsir.

Timucuha-agi d tid id ferney akken ad asent-xedmey tasuqilt yer teqbaylit; dya iban iyi-d d akken tasuqilt maci d ayen isehlen am akken id iyi-d tban tikkelt tamenzut; ellan atas n wuguren id mmugrey, maca ædday-ten.

yer taggara ssaramey amahil-agi d win ara yernun deg usnerti n tutlayt acku xedmey-t-id seg ul, ad rnuṭ ad-d sumrey iwakken ad rnun leqdicat yef tsuqilt yer taqbaylit acku t-tt-æawan akken iwata tutlayt ad tennerti.

Annexe 2 :

La parure

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'instruction publique. Elle fut simple ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée ; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames. Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention. Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : « Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela... » elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinoite. Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée. Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

◇

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux, et tenant à la main une large enveloppe.

– Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi. Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots : « Le ministre de l'instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi 18 janvier. » Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant : – Que veux-tu que je fasse de cela ? – Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion,

cela, une belle ! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut ; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel. Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience : – Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là ? Il n'y avait pas songé ; il balbutia : – Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi... Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il bégaya : – Qu'as-tu ? qu'as-tu ? Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides : – Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi. Il était désolé. Il reprit : – Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple ? Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe. Enfin, elle répondit en hésitant : – Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver. Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche. Il dit cependant : – Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

◇

Le jour de la fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir : – Qu'as-tu ? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours. Et elle répondit : – Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée. Il reprit : – Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques. Elle n'était point convaincue. – Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches. Mais son mari s'écria : – Que tu es bête ! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela. Elle poussa un cri de joie : – C'est vrai. Je n'y avais point pensé. Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse. Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel : – Choisis, ma chère. Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours : – Tu n'as plus rien autre ? – Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire. Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants ; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même. Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse : – Peux-tu me prêter cela, rien que cela ? – Mais, oui, certainement. Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.

◇

Le jour de la fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua. Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes. Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s’amusaient beaucoup. Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu’il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l’élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s’enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s’enveloppaient de riches fourrures. Loisel la retenait : – Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre. Mais elle ne l’écoutait point et descendait rapidement l’escalier. Lorsqu’ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu’ils voyaient passer de loin. Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu’on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s’ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour. Il les ramena jusqu’à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C’était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu’il lui faudrait être au Ministère à dix heures. Elle ôta les vêtements dont elle s’était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n’avait plus sa rivière autour du cou ! Son mari, à moitié dévêtu, déjà, demanda : – Qu’est-ce que tu as ? Elle se tourna vers lui, affolée : – J’ai... j’ai... je n’ai plus la rivière de madame Forestier. Il se dressa, éperdu : – Quoi !... comment !... Ce n’est pas possible ! Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point. Il demandait : – Tu es sûre que tu l’avais encore en quittant le bal ? – Oui, je l’ai touchée dans le vestibule du Ministère. – Mais, si tu l’avais perdue dans la rue, nous l’aurions entendu tomber. Elle doit être dans le fiacre. – Oui, c’est probable. As-tu pris le numéro ? – Non. Et toi, tu ne l’as pas regardé ? – Non. Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla. – Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas. Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée. Son mari rentra vers sept heures. Il n’avait rien trouvé. Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d’espoir le poussait. Elle attendit tout le jour, dans le même état d’effarement devant cet affreux désastre. Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie ; il n’avait rien découvert. – Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner. Elle écrivit sous sa dictée.

◇

Au bout d’une semaine, ils avaient perdu toute espérance. Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara : – Il faut aviser à remplacer ce bijou. Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l’avait

renfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres : – Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière ; j'ai dû seulement fournir l'écrin. Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse. Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais Royal, un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille. Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février. Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste. Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs. Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé : – Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car, je pouvais en avoir besoin. Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé ? qu'aurait-elle dit ? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse ?

◇

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne ; on changea de logement ; on loua sous les toits une mansarde. Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde ; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent. Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps. Le mari travaillait le soir à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page. Et cette vie dura dix ans. Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés. Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée. Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait ? qui sait ? Comme la vie est singulière, changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver !

◇

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante. Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler ? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas ? Elle s'approcha. – Bonjour, Jeanne. L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia : – Mais... madame !.. Je ne sais... Vous devez vous tromper. – Non. Je suis Mathilde Loisel. Son amie poussa un cri : – Oh !... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée !... – Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue ; et bien des misères... et cela à cause de toi !... – De moi... Comment ça ? – Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère. – Oui. Eh bien ? – Eh bien, je l'ai perdue. – Comment ! puisque tu me l'as rapportée. – Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente. Mme Forestier s'était arrêtée. – Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne ? – Oui.. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein ? Elles étaient bien pareilles. Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve. Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains. – Oh ! ma pauvre Mathilde ! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs !...

L'ivrogne

I

Le vent du nord soufflait en tempête, emportant par le ciel d'énormes nuages d'hiver, lourds et noirs, qui jetaient en passant sur la terre des averses furieuses. La mer démontée mugissait et secouait la côte, précipitant sur le rivage des vagues énormes, lentes et baveuses, qui s'écroulaient avec des détonations d'artillerie. Elles s'en venaient tout doucement, l'une après l'autre, hautes comme des montagnes, éparpillant dans l'air, sous les rafales, l'écume blanche de leurs têtes ainsi qu'une sueur de monstres. L'ouragan s'engouffrait dans le petit vallon d'Yport, sifflait et gémissait, arrachant les ardoises des toits, brisant les auvents, abattant les cheminées, lançant dans les rues de telles poussées de vent qu'on ne pouvait marcher qu'en se tenant aux murs, et que les enfants eussent été enlevés comme des feuilles et jetés dans les champs par-dessus les maisons. On avait hâlé les barques de pêche jusqu'au pays, par crainte de la mer qui allait balayer la plage à marée pleine, et quelques matelots, cachés derrière le ventre rond des embarcations couchées sur le flanc, regardaient cette colère du ciel et de l'eau. Puis ils s'en allaient peu à peu, car la nuit tombait sur la tempête, enveloppant d'ombre l'Océan affolé, et tout le fracas des éléments en furie. Deux hommes restaient encore, les mains dans les poches, le dos rond sous les bourrasques, le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux, deux grands pêcheurs normands, au collier de barbe rude, à la peau brûlée par les rafales salées du large, aux yeux bleus piqués d'un grain noir au milieu, ces yeux perçants des marins qui voient au bout de l'horizon, comme un oiseau de proie. Un d'eux disait : – Allons, viens-t'en, Jérémie. J'allons passer l'temps aux dominos. C'est mé qui paye. L'autre hésitait encore, tenté par le jeu et l'eau-de-vie, sachant bien qu'il allait encore s'ivrogner s'il entrait chez Paumelle, retenu aussi par l'idée de sa femme restée toute seule dans sa mesure. Il demanda : – On dirait qu' t'as fait une gageure de m'souler tous les soirs. Dis-mé, qué qu' ça te rapporte, pisque tu payes toujours ? Et il riait tout de même à l'idée de toute cette eau-de-vie bue aux frais d'un autre ; il riait d'un rire content de Normand en bénéfice. Mathurin, son camarade, le tirait toujours par le bras. – Allons, viens-t'en, Jérémie. C'est pas un soir à rentrer, sans rien d'chaud dans le ventre. Quéqu' tu crains ? Ta femme va-t-il pas bassiner ton lit ? Jérémie répondait : – L'aut' soir que je n'ai point pu r'trouver la porte... Qu'on m'a quasiment r'péché dans le ruisseau de d'avant chez nous ! Et il riait encore à ce souvenir de pochard, et il allait tout doucement vers le café de Paumelle, dont la vitre illuminée brillait ; il allait, tiré par Mathurin et poussé par le vent, incapable de résister à ces deux forces. La salle basse était pleine de matelots, de fumée et de cris. Tous ces hommes, vêtus de laine, les coudes sur les tables, vociféraient pour se faire entendre. Plus il entrait de buveurs, plus il fallait hurler dans le vacarme des voix et des dominos tapés sur le marbre, histoire de faire plus de bruit encore. Jérémie et Mathurin allèrent s'asseoir dans un coin et commencèrent une partie, et les petits verres disparaissaient, l'un après l'autre, dans la profondeur de leurs gorges. Puis ils jouèrent d'autres parties, burent d'autres petits verres. Mathurin versait toujours, en clignant de l'œil au patron, un gros homme aussi rouge que du feu et qui rigolait, comme s'il eût su quelque longue farce ; et Jérémie engloutissait l'alcool, balançait sa tête, poussait des rires pareils à des rugissements en regardant son compère d'un air hébété et content. Tous les clients s'en allaient. Et, chaque fois que l'un d'eux ouvrait la porte du

dehors pour partir, un coup de vent entraînait dans le café, remuait en tempête la lourde fumée des pipes, balançait les lampes au bout de leurs chaînettes et faisait vaciller leurs flammes ; et on entendait tout à coup la choc profond d'une vague s'écroulant et le mugissement de la bourrasque. Jérémie, le col desserré, prenait des poses de soûlard, une jambe étendue, un bras tombant ; et de l'autre main il tenait ses dominos. Ils restaient seuls maintenant avec le patron, qui s'était approché, plein d'intérêt. Il demanda : – Eh ben, Jérémie, ç'a va-t-il, à l'intérieur ? Es-tu rafraîchi à force de t'arroser ? Et Jérémie bredouilla : – Pus qu'il en coule, pus qu'il fait sec, làdedans. Le cafetier regardait Mathurin d'un air finaud. Il dit : – Et ton fré, Mathurin, ous qu'il est à c't heure ? Le marin eut un rire muet : – Il est au chaud, t'inquiète pas. Et tous deux regardèrent Jérémie, qui posait triomphalement le double six en annonçant : – V'là le syndic. Quand ils eurent achevé la partie, le patron déclara : – Vous savez, mes gars, mé, j' va m' mettre au portefeuille. J' vous laisse une lampe et pi l' litre. Y en a pour vingt sous à bord. Tu fermeras la porte au dehors, Mathurin, et tu glisseras la clef d'sous l'auvent comme t'as fait l'aut' nuit. Mathurin répliqua : – T'inquiète pas. C'est compris. Paumelle serra la main de ses deux clients tardifs, et monta lourdement son escalier en bois. Pendant quelques minutes, son pesant pas résonna dans la petite maison ; puis un lourd craquement révéla qu'il venait de se mettre au lit. Les deux hommes continuèrent à jouer ; de temps en temps, une rage plus forte de l'ouragan secouait la porte, faisait trembler les murs, et les deux buveurs levaient la tête comme si quelqu'un allait entrer. Puis Mathurin prenait le litre et remplissait le verre de Jérémie. Mais soudain, l'horloge suspendue sur le comptoir sonna minuit. Son timbre enroué ressemblait à un choc de casseroles, et les coups vibraient longtemps, avec une sonorité de ferraille. Mathurin aussitôt se leva, comme un matelot dont le quart est fini : – Allons, Jérémie, faut décaniller. L'autre se mit en mouvement avec plus de peine, prit son aplomb en s'appuyant à la table ; puis il gagna la porte et l'ouvrit pendant que son compagnon éteignait la lampe. Lorsqu'ils furent dans la rue, Mathurin ferma la boutique ; puis il dit : – Allons, bonsoir, à demain. Et il disparut dans les ténèbres.

II

Jérémie fit trois pas, puis oscilla, étendit les mains, rencontra un mur qui le soutint debout et se remit en marche en trébuchant. Par moments une bourrasque, s'engouffrant dans la rue étroite, le lançait en avant, le faisait courir quelques pas ; puis quand la violence de la trombe cessait, il s'arrêtait net, ayant perdu son pousseur, et il se remettait à vaciller sur ses jambes capricieuses d'ivrogne. Il allait, d'instinct, vers sa demeure, comme les oiseaux vont au nid. Enfin, il reconnut sa porte et il se mit à la tâter pour découvrir la serrure et placer la clef dedans. Il ne trouvait pas le trou et jurait à mi-voix. Alors il tapa dessus à coups de poing, appelant sa femme pour qu'elle vînt l'aider : – Méлина ! Eh ! Méлина ! Comme il s'appuyait contre le battant pour ne point tomber, il céda, s'ouvrit, et Jérémie, perdant son appui, entra chez lui en s'écroulant, alla rouler sur le nez au milieu de son logis, et il sentit que quelque chose de lourd lui passait sur le corps, puis s'enfuyait dans la nuit. Il ne bougeait plus, ahuri de peur, éperdu, dans une épouvante du diable, des revenants de toutes les choses mystérieuses des ténèbres, et il attendit longtemps sans oser faire un mouvement. Mais, comme il vit que rien ne remuait plus, un peu de raison lui revint, de la raison trouble de pochard. Et il s'assit, tout doucement. Il attendit encore longtemps, et, s'enhardissant enfin, il

prononça : – Mélina ! Sa femme ne répondit pas. Alors, tout d'un coup, un doute traversa sa cervelle obscurcie, un doute indécis, un soupçon vague. Il ne bougeait point ; il restait là, assis par terre, dans le noir, cherchant ses idées, s'accrochant à des réflexions incomplètes et trébuchantes comme ses pieds. Il demanda de nouveau : – Dis-mé qui que c'était, Mélina ? Dis-mé qui que c'était. Je te ferai rien. Il attendit. Aucune voix ne s'éleva dans l'ombre. Il raisonnait tout haut, maintenant. – Je sieus-ti bu, tout de même ! Je sieus-ti bu ! C'est li qui m'a boissonné comma, çu manant ; c'est li, pour que je rentre point. J'sieus-ti bu ! Et il reprenait : – Dis-mé qui que c'était, Mélina, ou j'vas faire quéque malheur. Après avoir attendu de nouveau, il continuait, avec une logique lente et obstinée d'homme saoul : – C'est li qui m'a r'tenu chez ce fainéant de Paumelle ; et l's autres soirs itou, pour que je rentre point. C'est quéque complice. Ah ! charogne ! Lentement il se mit sur les genoux. Une colère sourde le gagnait, se mêlant à la fermentation des boissons. Il répéta : – Dis-mé qui qu' c'était, Mélina, ou j' vas cogner, j'te préviens ! Il était debout maintenant, frémissant d'une colère foudroyante, comme si l'alcool qu'il avait au corps se fût enflammé dans ses veines. Il fit un pas, heurta une chaise, la saisit, marcha encore, rencontra le lit, le palpa et sentit dedans le corps chaud de sa femme. Alors, affolé de rage, il grogna : – Ah ! t'étais là, saleté, et tu n' répondais point. Et, levant la chaise qu'il tenait dans sa poigne robuste de matelot, il l'abattit devant lui avec une furie exaspérée. Un cri jaillit de la couche ; un cri éperdu, déchirant. Alors il se mit à frapper comme un batteur dans une grange. Et rien, bientôt, ne remua plus. La chaise s'envolait en morceaux ; mais un pied lui restait à la main, et il tapait toujours, en haletant. Puis soudain il s'arrêta pour demander : – Diras-tu qui qu' c'était, à c't' heure ? Mélina ne répondit pas. Alors, rompu de fatigue, abruti par sa violence, il se rassit par terre, s'allongea et s'endormit. Quand le jour parut, un voisin, voyant sa porte ouverte, entra. Il aperçut Jérémie qui ronflait sur le sol, où gisaient les débris d'une chaise, et, dans le lit, une bouillie de chair et de sang.

Une vendetta

La veuve de Paolo Saverini habitait seule avec son fils une petite maison pauvre sur les remparts de Bonifacio. La ville, bâtie sur une avancée de la montagne, suspendue même par places au-dessus de la mer, regarde, par-dessus le détroit hérissé d'écueils, la côte plus basse de la Sardaigne. À ses pieds, de l'autre côté, la contournant presque entièrement, une coupure de la falaise, qui ressemble à un gigantesque corridor, lui sert de port, amène jusqu'aux premières maisons, après un long circuit entre deux murailles abruptes, les petits bateaux pêcheurs italiens ou sardes, et, chaque quinzaine, le vieux vapeur poussif qui fait le service d'Ajaccio. Sur la montagne blanche, le tas de maisons pose une tache plus blanche encore. Elles ont l'air de nids d'oiseaux sauvages, accrochées ainsi sur ce roc, dominant ce passage terrible où ne s'aventurent guère les navires. Le vent, sans repos, fatigue la mer, fatigue la côte nue, rongée par lui à peine vêtue d'herbe ; il s'engouffre dans le détroit, dont il ravage les deux bords. Les traînées d'écume pâle, accrochées aux pointes noires des innombrables rocs qui percent partout les vagues, ont l'air de lambeaux de toiles flottant et palpitant à la surface de l'eau. La maison de la veuve Saverini, soudée au bord même de la falaise, ouvrait ses trois fenêtres sur cet horizon sauvage et désolé. Elle vivait là, seule, avec son fils Antoine et leur chienne « Sémillante », grande bête maigre, aux poils longs et rudes, de la race des gardeurs de troupeaux. Elle servait au jeune homme pour chasser. Un soir, après une dispute, Antoine Saverini fut tué traîtreusement, d'un coup de couteau, par Nicolas Ravolati, qui, la nuit même, gagna la Sardaigne. Quand la vieille mère reçut le corps de son enfant, que des passants lui rapportèrent, elle ne pleura pas, mais elle demeura longtemps immobile à le regarder ; puis, étendant sa main ridée sur le cadavre, elle lui promit la vendetta. Elle ne voulut point qu'on restât avec elle, et elle s'enferma auprès du corps avec la chienne, qui hurlait. Elle hurlait, cette bête, d'une façon continue, debout au pied du lit, la tête tendue vers son maître, et la queue serrée entre les pattes. Elle ne bougeait pas plus que la mère, qui, penchée maintenant sur le corps, l'œil fixe, pleurait de grosses larmes muettes en le contemplant. Le jeune homme, sur le dos, vêtu de sa veste de gros drap trouée et déchirée à la poitrine, semblait dormir ; mais il avait du sang partout : sur la chemise arrachée pour les premiers soins ; sur son gilet, sur sa culotte, sur la face, sur les mains. Des caillots de sang s'étaient figés dans la barbe et dans les cheveux. La vieille mère se mit à lui parler. Au bruit de cette voix, la chienne se tut. – Va, va, tu seras vengé, mon petit, mon garçon, mon pauvre enfant. Dors, dors, tu seras vengé, entends-tu ? C'est la mère qui le promet ! Et elle tient toujours sa parole, la mère, tu le sais bien. Et lentement elle se pencha vers lui, collant ses lèvres froides sur les lèvres mortes. Alors, Sémillante se remit à gémir. Elle poussait une longue plainte monotone, déchirante, horrible. Elles restèrent là, toutes les deux, la femme et la bête, jusqu'au matin. Antoine Saverini fut enterré le lendemain, et bientôt on ne parla plus de lui dans Bonifacio.

◇

Il n'avait laissé ni frère ni proches cousins. Aucun homme n'était là pour poursuivre la vendetta. Seule, la mère y pensait, la vieille. De l'autre côté du détroit, elle voyait du matin au soir un point blanc sur la côte. C'est un petit village sarde, Longosardo, où se réfugient les bandits corses traqués de trop près. Ils peuplent presque seuls ce hameau, en face des côtes de leur patrie, et ils attendent là le moment de revenir, de retourner au maquis. C'est dans ce

village, elle le savait, que s'était réfugié Nicolas Ravolati. Toute seule, tout le long du jour, assise à sa fenêtre, elle regardait là-bas en songeant à la vengeance. Comment ferait-elle sans personne, infirme, si près de la mort ? Mais elle avait promis, elle avait juré sur le cadavre. Elle ne pouvait oublier, elle ne pouvait attendre. Que ferait-elle ? Elle ne dormait plus la nuit, elle n'avait plus ni repos ni apaisement, elle cherchait, obstinée. La chienne, à ses pieds, sommeillait, et, parfois, levant la tête, hurlait au loin. Depuis que son maître n'était plus là, elle hurlait souvent ainsi, comme si elle l'eût appelé, comme si son âme de bête, inconsolable, eût aussi gardé le souvenir que rien n'efface. Or, une nuit, comme Sémillante se remettait à gémir, la mère, tout à coup, eut une idée, une idée de sauvagement vindicatif et féroce. Elle la médita jusqu'au matin ; puis, levée dès les approches du jour, elle se rendit à l'église. Elle pria, prosternée sur le pavé, abattue devant Dieu, le suppliant de l'aider, de la soutenir, de donner à son pauvre corps usé la force qu'il lui fallait pour venger le fils. Puis elle rentra. Elle avait dans sa cour un ancien baril défoncé, qui recueillait l'eau des gouttières ; elle le renversa, le vida, l'assujettit contre le sol avec des pieux et des pierres ; puis elle enchaîna Sémillante à cette niche, et elle rentra. Elle marchait maintenant, sans repos, dans sa chambre, l'œil fixé toujours sur la côte de Sardaigne. Il était là-bas, l'assassin. La chienne, tout le jour et toute la nuit, hurla. La vieille, au matin, lui porta de l'eau dans une jatte ; mais rien de plus : pas de soupe, pas de pain. La journée encore s'écoula. Sémillante, exténuée, dormait. Le lendemain, elle avait les yeux luisants, le poil hérissé, et elle tirait éperdument sur sa chaîne. La vieille ne lui donna encore rien à manger. La bête, devenue furieuse, aboyait d'une voix rauque. La nuit encore se passa. Alors, au jour levé, la mère Saverini alla chez le voisin, prier qu'on lui donnât deux bottes de paille. Elle prit de vieilles hardes qu'avait portées autrefois son mari, et les bourra de fourrage, pour simuler un corps humain. Ayant piqué un bâton dans le sol, devant la niche de Sémillante, elle noua dessus ce mannequin, qui semblait ainsi se tenir debout. Puis elle figura la tête au moyen d'un paquet de vieux linge. La chienne, surprise, regardait cet homme de paille, et se taisait, bien que dévorée de faim. Alors la vieille alla acheter chez le charcutier un long morceau de boudin noir. Rentrée chez elle, elle alluma un feu de bois dans sa cour, auprès de la niche, et fit griller son boudin. Sémillante, affolée, bondissait, écumait, les yeux fixés sur le gril, dont le fumet lui entraît au ventre. Puis la mère fit de cette bouillie fumante une cravate à l'homme de paille. Elle la lui ficela longtemps autour du cou, comme pour la lui entrer dedans. Quand ce fut fini, elle déchaîna la chienne. D'un saut formidable, la bête atteignit la gorge du mannequin, et, les pattes sur les épaules, se mit à la déchirer. Elle retombait, un morceau de sa proie à la gueule, puis s'élançait de nouveau, enfonçait ses crocs dans les cordes, arrachait quelques parcelles de nourriture, retombait encore, et rebondissait, acharnée. Elle enlevait le visage par grands coups de dents, mettait en lambeaux le col entier. La vieille, immobile et muette, regardait, l'œil allumé. Puis elle renchaîna sa bête, la fit encore jeûner deux jours, et recommença cet étrange exercice. Pendant trois mois, elle l'habitua à cette sorte de lutte, à ce repas conquis à coups de crocs. Elle ne l'enchaînait plus maintenant, mais elle la lançait d'un geste sur le mannequin. Elle lui avait appris à le déchirer, à le dévorer, sans même qu'aucune nourriture fût cachée en sa gorge. Elle lui donnait ensuite, comme récompense, le boudin grillé pour elle. Dès qu'elle apercevait l'homme, Sémillante frémissait, puis tournait les yeux vers sa maîtresse, qui lui criait : « Va ! » d'une voix sifflante, en levant le doigt.

◇

Quand elle jugea le temps venu, la mère Saverini alla se confesser et communia un dimanche matin, avec une ferveur extatique ; puis, ayant revêtu des habits de mâle, semblable à un vieux pauvre déguenillé, elle fit marché avec un pêcheur sarde, qui la conduisit, accompagnée de sa chienne, de l'autre côté du détroit. Elle avait, dans un sac de toile, un grand morceau de boudin. Sémillante jeûnait depuis deux jours. La vieille femme, à tout moment, lui faisait sentir la nourriture odorante, et l'excitait. Elles entrèrent dans Longosardo. La Corse allait en boitillant. Elle se présenta chez un boulanger et demanda la demeure de Nicolas Ravolati. Il avait repris son ancien métier, celui de menuisier. Il travaillait seul au fond de sa boutique. La vieille poussa la porte et l'appela : – Hé ! Nicolas ! Il se tourna ; alors, lâchant sa chienne, elle cria : – Va, va, dévore, dévore ! L'animal, affolé, s'élança, saisit la gorge. L'homme étendit les bras, l'étreignit, roula par terre. Pendant quelques secondes, il se tordit, battant le sol de ses pieds ; puis il demeura immobile, pendant que Sémillante lui fouillait le cou, qu'elle arrachait par lambeaux. Deux voisins, assis sur leur porte, se rappelèrent parfaitement avoir vu sortir un vieux pauvre avec un chien noir efflanqué qui mangeait, tout en marchant, quelque chose de brun que lui donnait son maître. La vieille, le soir, était rentrée chez elle. Elle dormit bien, cette nuit-là.

Le petit

Lemonnier était demeuré veuf avec un enfant. Il avait aimé follement sa femme, d'un amour exalté et tendre, sans une défaillance, pendant toute leur vie commune. C'était un bon homme, un brave homme, simple, tout simple, sincère, sans défiance et sans malice. Étant devenu amoureux d'une voisine qui était pauvre, il la demanda en mariage et l'épousa. Il faisait un commerce de draperie assez prospère, gagnait pas mal d'argent et ne douta pas une seconde qu'il n'eût été accepté pour lui-même par la jeune fille. Elle le rendit heureux d'ailleurs. Il ne voyait qu'elle au monde, ne pensait qu'à elle, la regardait sans cesse avec des yeux d'adorateur prosterné. Pendant les repas, il commettait mille maladresses pour ne point détourner son regard du visage chéri, versait le vin dans son assiette et l'eau dans la salière, puis se mettait à rire comme un enfant, en répétant : – Je t'aime trop, vois-tu ; cela me fait faire un tas de bêtises. Elle souriait, d'un air calme et résigné ; puis détournait les yeux, comme gênée par l'adoration de son mari, et elle tâchait de le faire parler, de causer de n'importe quoi ; mais il lui prenait la main à travers la table, et la gardait dans la sienne en murmurant : – Ma petite Jeanne, ma chère petite Jeanne ! Elle finissait par s'impatienter et par dire : – Allons, voyons, sois raisonnable ; mange, et laisse-moi manger. Il poussait un soupir et cassait une bouchée de pain, qu'il mâchait ensuite avec lenteur. Pendant cinq ans, ils n'eurent pas d'enfants. Puis tout à coup elle devint enceinte. Ce fut un bonheur délirant. Il ne la quitta point de tout le temps de sa grossesse ; si bien que sa bonne, une vieille bonne qui l'avait élevé et qui parlait haut dans la maison, le mettait parfois dehors et fermait la porte pour le forcer à prendre l'air. Il s'était lié d'une intime amitié avec un jeune homme qui avait connu sa femme dès son enfance, et qui était sous-chef de bureau à la Préfecture. M. Duretourt dînait trois fois par semaine chez M. Lemonnier, apportait des fleurs à madame, et parfois une loge de théâtre ; et, souvent, au dessert, ce bon Lemonnier attendri s'écriait, en se tournant vers sa femme : – Avec une compagne comme toi et un ami comme lui, on est parfaitement heureux sur la terre. Elle mourut en couches. Il en faillit mourir aussi. Mais la vue de l'enfant lui donna du courage : un petit être crispé qui geignait. Il l'aima d'un amour passionné et douloureux, d'un amour malade où restait le souvenir de la mort, mais où survivait quelque chose de son adoration pour la morte. C'était la chair de sa femme, son être continué, comme une quintessence d'elle. Il était, cet enfant, sa vie même tombée en un autre corps ; elle était disparue pour qu'il existât. – Et le père l'embrassait avec fureur. – Mais aussi il l'avait tuée, cet enfant, il avait pris, volé cette existence adorée, il s'en était nourri, il avait bu sa part de vie. – Et M. Lemonnier reposait son fils dans le berceau, et s'asseyait auprès de lui pour le contempler. Il restait là des heures et des heures, le regardant, songeant à mille choses tristes ou douces. Puis, comme le petit dormait, il se penchait sur son visage et pleurait dans ses dentelles.

◇

L'enfant grandit. Le père ne pouvait plus se passer une heure de sa présence ; il rôdait autour de lui, le promenait, l'habillait lui-même, le nettoyait, le faisait manger. Son ami, M. Duretourt, semblait aussi chérir ce gamin, et il l'embrassait par grands élans, avec ces frénésies de tendresse qu'ont les parents. Il le faisait sauter dans ses bras, le faisait danser pendant des heures à cheval sur une jambe, et soudain, le renversant sur ses genoux, relevait sa courte jupe

et baisait ses cuisses grasses de moutard et ses petits mollets ronds. M. Lemonnier, ravi, murmurait : – Est-il mignon, est-il mignon ! Et M. Duretourt serrait l'enfant dans ses bras en lui chatouillant le cou de sa moustache. Seule, Céleste, la vieille bonne, ne semblait avoir aucune tendresse pour le petit. Elle se fâchait de ses espiègleries, et semblait exaspérée par les câlineries des deux hommes. Elle s'écriait : – Peut-on élever un enfant comme ça ! Vous en ferez un joli singe. Des années encore passèrent, et Jean prit neuf ans. Il savait à peine lire, tant on l'avait gâté, et n'en faisait jamais qu'à sa tête. Il avait des volontés tenaces, des résistances opiniâtres, des colères furieuses. Le père cédait toujours, accordait tout. M. Duretourt achetait et apportait sans cesse les joujoux convoités par le petit, et il le nourrissait de gâteaux et de bonbons. Céleste alors s'emportait, criait : – C'est une honte, monsieur, une honte. Vous faites le malheur de cet enfant, son malheur, entendez-vous. Mais il faudra bien que cela finisse ; oui, oui, ça finira, je vous le dis, je vous le promets, et pas avant longtemps encore. M. Lemonnier répondait en souriant : – Que veux-tu, ma fille ? je l'aime trop, je ne sais pas lui résister ; il faudra bien que tu en prennes ton parti.

◇

Jean était faible, un peu malade. Le médecin constata de l'anémie, ordonna du fer, de la viande rouge et de la soupe grasse. Or, le petit n'aimait que les gâteaux et refusait toute autre nourriture ; et le père, désespéré, le bourrait de tartes à la crème et d'éclairs au chocolat. Un soir, comme ils se mettaient à table en tête à tête, Céleste apporta la soupière avec une assurance et un air d'autorité qu'elle n'avait point d'ordinaire. Elle la découvrit brusquement, plongea la louche au milieu, et déclara : – Voilà du bouillon comme je ne vous en ai pas encore fait ; il faudra bien que le petit en mange, cette fois. M. Lemonnier, épouvanté, baissa la tête. Il vit que cela tournait mal. Céleste prit son assiette, l'emplit elle-même, la reposa devant lui. Il goûta aussitôt le potage et prononça : – En effet, il est excellent. Alors la bonne s'empara de l'assiette du petit et y versa une pleine cuillerée de soupe. Puis elle recula de deux pas et attendit. Jean flaira, repoussa l'assiette et fit un « pouah » de dégoût. Céleste, devenue pâle, s'approcha brusquement et, saisissant la cuiller, l'enfonça de force, toute pleine, dans la bouche entrouverte de l'enfant. Il s'étrangla, toussa, éternua, cracha, et, hurlant, empoigna à pleine main son verre qu'il lança contre la bonne. Elle le reçut en plein ventre. Alors, exaspérée, elle prit sous son bras la tête du moutard, et commença à lui entonner coup sur coup des cuillerées de soupe dans le gosier. Il les vomissait à mesure, trépignait, se tordait, suffoquait, battait l'air de ses mains, rouge comme s'il allait mourir étouffé. Le père demeura d'abord tellement surpris qu'il ne faisait plus un mouvement. Puis, soudain, il s'élança avec une rage de fou furieux, étreignit sa servante à la gorge et la jeta contre le mur. Il balbutiait : – Dehors !... dehors !... dehors !... brute ! Mais elle, d'une secousse, le repoussa et, dépeignée, le bonnet dans le dos, les yeux ardents, cria : – Qu'est-ce qui vous prend, à c't' heure ? Vous voulez me battre parce que je fais manger de la soupe à c't' enfant que vous allez tuer avec vos gâteries !... Il répétait, tremblant de la tête aux pieds : – Dehors !... va-t'en... va-t'en, brute !... Alors, affolée, elle revint sur lui et, l'œil dans l'œil, la voix tremblante : – Ah !... vous croyez... vous croyez que vous allez me traiter comme ça, moi, moi ?... Ah ! mais non... Et pour qui, pour qui... pour ce morveux qui n'est seulement point à vous... Non... point à vous !... Non... point à vous !... point à vous !... point à vous !... Tout le monde le sait, parbleu !

excepté vous... Demandez à l'épicier, au boucher, au boulanger, à tous, à tous... Elle bredouillait, étranglée par la colère ; puis, elle se tut, le regardant. Il ne bougeait plus, livide, les bras ballants. Au bout de quelques secondes, il balbutia d'une voix éteinte, tremblante, où palpait pourtant une émotion formidable : – Tu dis ?... tu dis ?... Qu'est-ce que tu dis ? Elle se taisait, effrayée par son visage. Il fit encore un pas, répétant : – Tu dis ?... Qu'est-ce que tu dis ? Alors, elle répondit, d'une voix calmée : – Je dis ce que je sais, parbleu ! ce que tout le monde sait. Il leva les deux mains et, se jetant sur elle avec un emportement de bête, essaya de la terrasser. Mais elle était forte, quoique vieille, et agile aussi. Elle lui glissa dans les bras et, courant autour de la table, redevenue soudain furieuse, elle glapissait : – Regardez-le, regardez-le donc, bête que vous êtes, si ce n'est pas tout le portrait de M. Duretour ; mais regardez son nez et ses yeux, les avez-vous comme ça, les yeux ? et le nez ? et les cheveux ? les avait-elle comme ça aussi, elle ? Je vous dis que tout le monde le sait, tout le monde, excepté vous ! C'est la risée de la ville ! Regardez-le... Elle passait devant la porte, elle l'ouvrit, et disparut. Jean, épouvanté, demeurait immobile, en face de son assiette à soupe.

◇

Au bout d'une heure, elle revint, tout doucement, pour voir. Le petit, après avoir dévoré les gâteaux, le compotier de crème et celui des poires au sucre, mangeait maintenant le pot de confitures avec sa cuiller à potage. Le père était sorti. Céleste prit l'enfant, l'embrassa et, à pas muets, l'emporta dans sa chambre, puis le coucha. Et elle revint dans la salle à manger, défit la table, rangea tout, très inquiète. On n'entendait aucun bruit dans la maison, aucun. Elle alla coller son oreille à la porte de son maître. Il ne faisait aucun mouvement. Elle posa son œil au trou de la serrure. Il écrivait, et semblait tranquille. Alors elle retourna s'asseoir dans sa cuisine pour être prête en toute circonstance, car elle flairait bien quelque chose. Elle s'endormit sur une chaise, et ne se réveilla qu'au jour. Elle fit le ménage, comme elle avait coutume, chaque matin ; elle balaya, elle épousseta, et, vers huit heures, prépara le café de M. Lemonnier. Mais elle n'osait point le porter à son maître ne sachant trop comment elle allait être reçue ; et elle attendit qu'il sonnât. Il ne sonna point. Neuf heures, puis dix heures passèrent. Céleste, effarée, prépara son plateau et se mit en route, le cœur battant. Devant la porte elle s'arrêta, écouta. Rien ne remuait. Elle frappa ; on ne répondit pas. Alors, rassemblant tout son courage, elle ouvrit, entra, puis, poussant un cri terrible, laissa choir le déjeuner qu'elle tenait aux mains. M. Lemonnier pendait au beau milieu de sa chambre, accroché par le cou à l'anneau du plafond. Il avait la langue tirée affreusement. La savate droite gisait, tombée à terre. La gauche était restée au pied. Une chaise renversée avait roulé jusqu'au lit. Céleste, éperdue, s'enfuit en hurlant. Tous les voisins accoururent. Le médecin constata que la mort remontait à minuit. Une lettre adressée à M. Duretour fut trouvée sur la table du suicidé. Elle ne contenait que cette ligne : « Je vous laisse et je vous confie le petit. »

Adieu

Les deux amis achevaient de dîner. De la fenêtre du café ils voyaient le boulevard couvert de monde. Ils sentaient passer ces souffles tièdes qui courent dans Paris par les douces nuits d'été, et font lever la tête aux passants et donnent envie de partir, d'aller là-bas, on ne sait où, sous des feuilles, et font rêver de rivières éclairées par la lune, de vers luisants et de rossignols. L'un d'eux, Henri Simon, prononça, en soupirant profondément : – Ah ! je vieillis. C'est triste. Autrefois, par des soirs pareils, je me sentais le diable au corps. Aujourd'hui je ne me sens plus que des regrets. Ça va vite, la vie ! Il était un peu gros déjà, vieux de quarante-cinq ans peut-être et très chauve. L'autre, Pierre Carnier, un rien plus âgé, mais plus maigre et plus vivant, reprit : – Moi, mon cher, j'ai vieilli sans m'en apercevoir le moins du monde. J'étais toujours gai, gaillard, vigoureux et le reste. Or, comme on se regarde chaque jour dans son miroir, on ne voit pas le travail de l'âge s'accomplir, car il est lent, régulier, et il modifie le visage si doucement que les transitions sont insensibles. C'est uniquement pour cela que nous ne mourons pas de chagrin après deux ou trois ans seulement de ravages. Car nous ne les pouvons apprécier. Il faudrait, pour s'en rendre compte, rester six mois sans regarder sa figure – oh ! alors quel coup ? Et les femmes, mon cher, comme je les plains, les pauvres êtres. Tout leur bonheur, toute leur puissance, toute leur vie sont dans leur beauté qui dure dix ans. Donc, moi, j'ai vieilli sans m'en douter, je me croyais presque un adolescent alors que j'avais près de cinquante ans. Ne me sentant aucune infirmité d'aucune sorte, j'allais, heureux et tranquille. La révélation de ma décadence m'est venue d'une façon simple et terrible qui m'a atterré pendant près de six mois... puis j'en ai pris mon parti. J'ai été souvent amoureux, comme tous les hommes, mais principalement une fois. Je l'avais rencontrée au bord de la mer, à Étretat, voici douze ans environ, un peu après la guerre. Rien de gentil comme cette plage, le matin, à l'heure des bains. Elle est petite, arrondie en fer à cheval, encadrée par ces hautes falaises blanches percées de ces trous singuliers qu'on nomme les Portes, l'une énorme, allongeant dans la mer sa jambe de géante, l'autre en face, accroupie et ronde ; la foule des femmes se rassemble, se masse sur l'étroite langue de galets qu'elle couvre d'un éclatant jardin de toilettes claires, dans ce cadre de hauts rochers. Le soleil tombe en plein sur les côtes, sur les ombrelles de toute nuance, sur la mer d'un bleu verdâtre ; et tout cela est gai, charmant, sourit aux yeux. On va s'asseoir tout contre l'eau, et on regarde les baigneuses. Elles descendent, drapées dans un peignoir de flanelle qu'elles rejettent d'un joli mouvement en atteignant la frange d'écume des courtes vagues ; et elles entrent dans la mer, d'un petit pas rapide qu'arrête parfois un frisson de froid délicieux, une courte suffocation. Bien peu résistent à cette épreuve du bain. C'est là qu'on les juge, depuis le mollet jusqu'à la gorge. La sortie surtout révèle les faibles, bien que l'eau de mer soit d'un puissant secours aux chairs amollies. La première fois que je vis ainsi cette jeune femme, je fus ravi et séduit. Elle tenait bon, elle tenait ferme. Puis il y a des figures dont le charme entre en nous brusquement, nous envahit tout d'un coup. Il semble qu'on trouve la femme qu'on était né pour aimer. J'ai eu cette sensation et cette secousse. Je me fis présenter et je fus bientôt pincé comme je ne l'avais jamais été. Elle me ravageait le cœur. C'est une chose effroyable et délicieuse que de subir ainsi la domination d'une femme. C'est presque un supplice et, en même temps, un incroyable bonheur. Son regard, son sourire, les cheveux de sa nuque quand la brise les soulevait, toutes les plus petites lignes de son visage, les moindres mouvements de ses traits,

me ravissaient, me bouleversaient, m'affolaient. Elle me possédait par toute ma personne, par ses gestes, par ses attitudes, même par les choses qu'elle portait qui devenaient ensorcelantes. Je m'attendrissais à voir sa voilette sur un meuble, ses gants jetés sur un fauteuil. Ses toilettes me semblaient inimitables. Personne n'avait des chapeaux pareils aux siens. Elle était mariée, mais l'époux venait tous les samedis pour repartir les lundis. Il me laissait d'ailleurs indifférent. Je n'en étais point jaloux, je ne sais pourquoi, jamais un être ne me parut avoir aussi peu d'importance dans la vie, n'attira moins mon attention que cet homme. Comme je l'aimais, elle ! Et comme elle était belle, gracieuse et jeune ! C'était la jeunesse, l'élégance et la fraîcheur même. Jamais je n'avais senti de cette façon comme la femme est un être joli, fin, distingué, délicat, fait de charme et de grâce. Jamais je n'avais compris ce qu'il y a de beauté séduisante dans la courbe d'une joue, dans le mouvement d'une lèvre, dans les plis ronds d'une petite oreille, dans la forme de ce sot organe qu'on nomme le nez. Cela dura trois mois, puis je partis pour l'Amérique, le cœur broyé de désespoir. Mais sa pensée demeura en moi, persistante, triomphante. Elle me possédait de loin comme elle m'avait possédé de près. Des années passèrent. Je ne l'oubliais point. Son image charmante restait devant mes yeux et dans mon cœur. Et ma tendresse lui demeurerait fidèle, une tendresse tranquille, maintenant, quelque chose comme le souvenir aimé de ce que j'avais rencontré de plus beau et de plus séduisant dans la vie.

◇

Douze ans sont si peu de chose dans l'existence d'un homme ! On ne les sent point passer ! Elles vont l'une après l'autre, les années, doucement et vite, lentes et pressées, chacune est longue et si tôt finie ! Et elles s'additionnent si promptement, elles laissent si peu de trace derrière elles, elles s'évanouissent si complètement qu'en se retournant pour voir le temps parcouru on n'aperçoit plus rien, et on ne comprend pas comment il se fait qu'on soit vieux. Il me semblait vraiment que quelques mois à peine me séparaient de cette saison charmante sur le galet d'Étretat. J'allais au printemps dernier dîner à Maisons Laffitte, chez des amis. Au moment où le train partait, une grosse dame monta dans mon wagon, escortée de quatre petites filles. Je jetai à peine un coup d'œil sur cette mère poule très large, très ronde, avec une face de pleine lune qu'encadrait un chapeau enrubanné. Elle respirait fortement, essoufflée d'avoir marché vite. Et les enfants se mirent à babiller. J'ouvris mon journal et je commençai à lire. Nous venions de passer Asnières, quand ma voisine me dit tout à coup : – Pardon, monsieur, n'êtes-vous pas monsieur Carnier ? – Oui, madame. Alors elle se mit à rire, d'un rire content de brave femme, et un peu triste pourtant. – Vous ne me reconnaissez pas ? J'hésitais. Je croyais bien en effet avoir vu quelque part ce visage ; mais où ? mais quand ? Je répondis : – Oui... et non... Je vous connais certainement, sans retrouver votre nom. Elle rougit un peu. – Madame Julie Lefèvre. Jamais je ne reçus un pareil coup. Il me sembla en une seconde que tout était fini pour moi ! Je sentais seulement qu'un voile s'était déchiré devant mes yeux et que j'allais découvrir des choses affreuses et navrantes. C'était elle ! cette grosse femme commune, elle ? Et elle avait pondu ces quatre filles depuis que je ne l'avais vue. Et ces petits êtres m'étonnaient autant que leur mère elle-même. Ils sortaient d'elle ; ils étaient grands déjà, ils avaient pris place dans la vie. Tandis qu'elle ne comptait plus, elle, cette merveille de grâce coquette et fine. Je l'avais vue hier, me semblait-il, et je la retrouvais

ainsi ! Était-ce possible ? Une douleur violente m'étreignait le cœur, et aussi une révolte contre la nature même, une indignation irraisonnée, contre cette œuvre brutale, infâme de destruction. Je la regardais effaré. Puis je lui pris la main ; et des larmes me montèrent aux yeux. Je pleurais sa jeunesse, je pleurais sa mort. Car je ne connaissais point cette grosse dame. Elle, émue aussi, balbutia : – Je suis bien changée, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, tout passe. Vous voyez, je suis devenue une mère, rien qu'une mère, une bonne mère. Adieu le reste, c'est fini. Oh ! je pensais bien que vous ne me reconnaîtriez pas, si nous nous rencontrions jamais. Vous aussi, d'ailleurs, vous êtes changé ; il m'a fallu quelque temps pour être sûre de ne me point tromper. Vous êtes devenu tout blanc. Songez. Voici douze ans ! Douze ans ! Ma fille aînée a dix ans déjà. Je regardai l'enfant. Et je retrouvai en elle quelque chose du charme ancien de sa mère, mais quelque chose d'indécis encore, de peu formé, de prochain. Et la vie m'apparut rapide comme un train qui passe. Nous arrivions à Maisons-Laffitte. Je baisai la main de ma vieille amie. Je n'avais rien trouvé à lui dire que d'affreuses banalités. J'étais trop bouleversé pour parler. Le soir, tout seul, chez moi, je me regardai longtemps dans ma glace, très longtemps. Et je finis par me rappeler ce que j'avais été, par revoir en pensée, ma moustache brune et mes cheveux noirs, et la physionomie jeune de mon visage. Maintenant j'étais vieux. Adieu.

Annexe 3 :

En français	En kabyle	En français	En kabyle
Simple	Amrađi	Chemise	Tasedrit
Désespoir	Tayest	Compte	Amiđan
Enveloppe	Alessi n tebrat	Commerçant	Amzenzu
Hôtel	asanes	Copie	Allus
Ministre	Aneylaf	L'usure	Hettu
Au juste	Swaswa	Rude	Ađercaw
Alouette	Aqubae	Dure	Qesseđ
Bijou	Rđuđ/ ccbuđ	Jupe	Tugzimt
Parure	Tayuni	Plier	betten
Elégant	Reyyes	Payé	Sellek
Gracieux	agrurzan	Remplaçant	Nayeb
Inverse	Ssikran	Masure	Taxnibbut
Emportement	ađemmaq	Bruit	Lheffa
Salon	Taxxamt yinebgawen	Parties	Iđricen
Modeste	Ekyes	Patron	bab
Fiacre	Tacariđ	Clients	Imsayen
Ministère	Uylif	balancer	anquqel
Vêtement	Iselsa	Lampes	Lemđabiđ
Soudain	Deqzella	Double	Asusru
Contempler	Ssilem	Glisse	Đnucedđ
Police	Tamsulđa	Auvent	Tamesdarit
Journaux	Ineymasen	Pas	Asurrif
Chagrin	Akuffir	Trébucher	Kkatent wuguren
Palais-Royal	Tiyremt n tgelda	Battant	Spartu
Condition	tafada	Corps	Tafekka
Marchand	Amzenzi	Indécis	Maci d unđiđ
Cuisine	Tamnawelt	Obstinée	Tayennant
En Français	En Kabyle	En Français	En Kabyle

Casserole	Tatawat	Violence	Teqseḥ
Falaise	Lkaf	Geste	Asyal
Presque	Ad yili	Dévoré	Sqemqem
Couloir	Agnir	Jugea	Zref
Port	Asagen	Confesser	Sqerr
Nid	Akantu	Communia	Ad tesselyu
Navire	Ayrabu	Détroit	Lxenga
Bords	Iran	Boitiller	Aseḥrejdél
Gilet	Tabedait	Elancer	Zdem
Bruit	Ferfec	Secondes	Tiwinasin
Promet	Rgem	Lambeau	Tacermiqt
Point	Agaz	Efflanqué	Ajyayad
Réfugier	Azufri	Gémir	Askeewew
En face	Udem	Sincère	Amaglay
Infirmes	Aeiban	Défiance	Acqirrew
Immobile	Qqejmer	Prospère	Ankelwi
Sauvage	Aferki	Mille	Agim
Médita	Meyyez	Vin	Aqicem
Abattu	Tekrunti	Sel	Tisent
Pieux	Tigusa	Murmurer	Astemtem
Soupe	Acrab/Askaf	Bonheur	Tumert
Exténuée	Tenzef	Chef	Aqerḥu
Furieuse	Teşşed	Bureau	Anaray
Voisin	Anarag	Semaine	Imallas
Morceau	Iḥder	Dessert	Asegri
Griller	ezza	Courage	Tabyest
écumer	Ikuftan	Crispé	Krurrem
Mannequin	Aknar	Passionné	Rumes
Proie	Tagemrawt	Douleur	Tineggist
Exercice	Alaymu	Esprits	Tayti

En français	En kabyle	En français	En kabyle
Fureur	Urrif	élégance	Tasrifa
Heur	Asarag	Image	Tugna
Puis	Dya	Tendresse	Amesmullu
Mignon	Aqmamas	Fidèle	Amekdi
Neuf	Ṭza	Saison	Tasemhut
Résister	Ḥweṣ	Babiller	Asqedṛurec
Faible	Ujjix	Grâce	Tamella
Crème	Afrar	Merveille	Tikunt
Bouillon	Aseqqi	Violent	Amenjur
éternuer	Enṭez	Révolte	Amenkir
Rage	Aḥernun	Brutale	Amḥacar
Voix	Tayect	Insignifiant	Afluz
Traiter	sniret	Quarante-cinq	Ukkuz n tmerwin d semmus
Ville	Tiyremt	Décadence	Tnahawt
Maître	Aḍḍaf	Plage	Taflist
Mouvement	Amussu	Fer à cheval	Tiṣemmirt/ Taṣfiḥt
Sonné	Azenzen	Galets	Aweddec
Rossignols	Awaqqur	Meuble	Araku
Diable	Akehrir	Gant	Alemḍiḍ
Age	Tanudda	Mariée	Tercel
Régulier	Alugan	Importance	Tixxutert

Annexe 4 :

Les emprunts :

En français	Awal aretṭal
Torchon	Aṭercun
Signer	Yestenyā
Intérêt	Ifayda
Dominos	Dduminu
Boulangier	Akewwac
Eglise	Ligliz
Menuisier	Aminwizyi
Tarte	Ṭart
Eclairs	Liclir
Chocolat	Ccikula
Table	Ṭṭabla
Compotier	Akomputyi
Confiture	Lmeɛjun
Peignoir	Upinwar

Table des matières

Table des matières :

Remerciements	p 01
Dédicaces	p 02
Sommaire	p 04

Introduction générale

Introduction	p 06
Choix de sujet	p 06
Problématique.....	p 06
Les hypothèses	p 07
Démarche à suivre	p 07

Chapitre 1

Définition de la traduction.....	p 09
Les types de la traduction.....	p 10
Traduction latérale.....	P10
Traduction des contenus.....	P10
Les domaines de la traduction	P 11
1. Traduction littéraire.....	p 11
2. Traduction technique.....	p 11
3. Traduction administrative.....	p 11
4. Traduction financière	p 12
5. Traduction juridique.....	p 12
Histoire de la traduction	p 12
Histoire de la traduction vers le kabyle	p 14
Présentation de l'ouvrage et la biographie de l'auteur	p 17
1. Présentation de l'ouvrage « Contes du jour et de la nuit ».....	p 17
2. Biographie de l'auteur	p 17
Chapitre choisi.....	p18

Chapitre 2

Traduction de cinq contes du livre « Contes du jour et de la nuit »	p 20
---	------

1. Ccbuḥ	p 20
2. Asekran.....	p29
3. Ttar	p34
4. Amecṭuh	p39
5. Di talwit.....	p45

Conclusion générale

Conclusion générale	p50
---------------------------	-----

Bibliographie

Référence bibliographique	p52
---------------------------------	-----

Annexes

Résumé du mémoire en tamazight	p54
Textes sources	p56
1. La parure	p56
2. L'ivrogne.....	p61
3. Une vendetta.....	p64
4. Le petit.....	p67
5. Adieu	p70
Lexique	p73
Les emprunts	P76
Table des matières.....	p78